

le persil

Journal inédit, le persil est à la fois parole et silence. Ce numéro triple contient des textes écrits par des participantes et participants à l'atelier d'écriture de Marius Daniel Popescu, organisé par la Ville de Lausanne. Les photos sont de Gennaro SCOTTI. Coût : 15.-CHF

atelier d'écriture Ville de Lausanne



Les Lausannois écrivent Lausanne

Écrire Lausanne! Comment, lorsqu'on aime l'écriture autant que sa ville de Lausanne, joindre ses deux amours ? Ecrire sur Lausanne, pardi !

La ville de Lausanne, par le biais de son Service bibliothèques et archives, en charge de la politique du livre, a confié à l'écrivain Marius Daniel Popescu, par ailleurs rédacteur en chef du journal littéraire le Persil, le soin d'animer un atelier d'écriture intitulé «Les Lausannois écrivent Lausanne» dont la finalité était le numéro spécial du Persil que vous tenez entre les mains.

Ils étaient trente-deux écrivains amateurs, lausannois, femme et hommes, inscrits au départ. Après cinq rencontres entre septembre et novembre 2017, tantôt à la bibliothèque Chauderon, tantôt à l'extérieur, en immersion directe dans la ville, ses places, ses rues ou son marché, dix-huit participants à l'atelier sont allés au bout de la démarche, exigeante, implicative, chronophage, et ont livré leurs textes à leur coach Marius Daniel Popescu.

Quelle belle surprise que ces textes! Les rues familières apparaissent, des personnages dans des cafés ou qui descendent de trains, de métros, des artisans, des commerçants, des couples qui se disputent, et puis le paysage, les collines, le lac, la cathédrale, Montchoisi, Ouchy, le Comptoir, le Flon, le Chemin des Délices, le Café des Avenues, la rue Saint-

Laurent, l'église du Valentin - ces lieux prennent vie, s'animent d'une intimité nouvelle, incarnée, personnalisée. Nos auteurs se souviennent, espèrent, commentent. Transformant la réalité en fiction, ils permettent à tout un imaginaire autour de cet espace familial de se déployer avec originalité et émotion.

Mais transparait aussi la démarche d'écriture en cours, l'exercice, difficile, de l'appropriation de l'espace autant géographique que mental que représente Lausanne par le regard, puis les mots, les phrases, l'écriture. «L'écriture est un exutoire», écrit l'une de nos auteures. Oh combien. Encourager la pratique de l'écriture, permettre à tout un chacun de s'en emparer, compte à nos yeux autant que l'encouragement à la création littéraire professionnelle, à la lecture et à l'édition que nous pratiquons tout au long de l'année.

Merci, pour leur enthousiasme, leur engagement, leur créativité, leur persévérance et leur regard sur Lausanne à Alice Bottarelli, Suzanne Balharry, Joanne Chassot, Margot Daeppen, Gabriella Dalla Favera, Caroline Despont, Anne-Marie Fuchsluger, Gaëlle Gentina, Christine Godoy, Agnès Just, Maurice Meillard, Simone Pahud, Johanna Porchet, Catherine Schnydrig, Laure Terrier, Jean Aristide Timba, Mélanie Vanetti et Colette Yasmine Wyss.

Isabelle Falconnier

Déléguée à la politique du livre de la Ville de Lausanne.



Debout, c'est le moment de s'y mettre !

Oui, ça ne sert à rien de traîner, de renvoyer à plus tard, de trouver des excuses pour différer le passage à l'acte ! Il faudra bien s'y mettre une fois, ou alors définitivement tourner la page, blanche, pour de bon, et passer à autre chose.

Tous les jours je renvoie au lendemain de m'y coller.

En rester au rêve éveillé, à l'écriture dans ma tête comme si c'était vrai, qu'est-ce que c'est confortable. Faire le saut vers l'écriture sur papier, passer du fantasmé au réel comme on cesse de s'entraîner à la nage sur un tabouret pour se jeter à l'eau ?

Qu'est-ce qui me retient à ce point ?

Dans ma tête ça avance, le texte est presque entièrement imaginé, quasiment rédigé ; au moment de le coucher sur la feuille blanche, une retenue étreint mes tripes, le passage à l'acte est entravé, interdit même.

C'est tellement mieux d'écrire dans les nuages, de caresser un projet, de se l'imaginer réalisé.

La maison dans la tête de l'architecte, sur sa planche à dessins, serait-elle plus réelle, plus belle que celle patiemment bâtie, brique après brique, par les maçons, charpentiers, peintres et autres artisans ?

De la sueur au front du concepteur à celle sous les aisselles des constructeurs il y a un pas.

L'exécution du projet serait-elle moins noble, plus prosaïque, que l'œuvre projetée sur un plan ? Le prestige de l'artisan n'égale pas celui du concepteur reconnu comme artiste.

Et pourtant sur les murs des cathédrales est gravée la marque des tailleurs de pierres, lisible à travers les siècles alors que sont généralement inconnus les noms des architectes concepteurs.

Il est des livres, des ouvrages intéressants davantage par la préface que par leur contenu et que l'on peut sans dommage se dispenser de lire.

De la même manière ces considérations jetées en guise de préambule à l'exercice d'écriture proposé me permettent encore une fois de repousser à plus tard le moment de la mise en œuvre elle-même.

N'ai-je pas ainsi déjà noirci du papier ?

Ecrire sur l'angoisse de l'aspirant écrivain devant la page blanche, n'est-ce pas déjà honorer celle-ci de mots, de phrases, bref y laisser des traces dispensant l'auteur en gestation d'infliger plus avant le déshonneur de sa virginité à son bloc de papiers.

A ce point de mon cheminement d'apprenti écrivain est apparu sournoisement à mon regard, dans ma tête, jusque dans mes tripes, me saisissant tout entier, corps et âme, des personnages qui me demandent avec insistance de les faire exister du moins sur le papier.

Alors je vais m'y mettre, ils méritent bien qu'on leur rende hommage.

Emile, le sénior parmi eux, s'est mis en mouvement, s'est redressé et avec insistance a fini par habiter mes pensées, par s'installer en moi comme chez lui, au point que par moments je suis devenu sa marionnette, imprégnée de ses états d'âme, subtilement animée selon sa volonté.

Maurice Meillard



Madame Budget

Eugénie elle s'appelle mais les enfants du premier la surnomment Madame Budget, rapport aux produits qu'elle glisse discrètement dans son panier au supermarché. Elle vit de son AVS, pas de quoi faire des folies. Au café où elle retrouve chaque samedi matin quelques voisines, elle se paie le luxe d'un thé avec un croissant! Petite, 48 kilos à tout casser, cheveux gris réunis en chignon, son béret rayé sur le côté, une jupe sous son duffle-coat, au pied ses bottines brunes ; des vêtements démodés, usagés mais portés avec dignité. Seuls son dos légèrement voûté, son regard grave, ses yeux sans éclat surtout, témoignent du fardeau qu'elle porte depuis des années. Quelques personnes connaissent son histoire ; elle est discrète, Eugénie. Elle participe à la conversation mais de fait elle est absente, dans son silence intérieur.

Pendant des années, elle a tenu un atelier de couture. On avait regretté qu'elle ferme boutique 8 ans plus tôt ; elle avait, disaient certaines, des doigts de fée, des doigts qui insidieusement s'étaient raidis, déformés : polyarthrite.

L'une ou l'autre l'avait connue avant son malheur, enjouée, maniant le ciseau, les patrons, les aiguilles ou sa Bernina ; elle avait le chic pour trouver des solutions, pour rendre attrayante même une silhouette ingrate.

Avec son mari, elle élevait leurs enfants, un garçon et deux filles. Le prénom des aînés, était oublié. Celui de la cadette, Carole, restait dans les mémoires.

Le drame était arrivé le jour même de Noël, 45 ans plus tôt, Carole venait d'avoir 5 ans.

Eugénie n'était plus la même depuis, sa lumière s'était voilée. Elle avait rassemblé ses forces pour tenir, tenir sa boutique, tenir son ménage, surtout conduire ses enfants vers l'âge adulte, sans son mari parti vers d'autres cieux ; sans faire peser sur eux le poids du malheur dont elle-même ne se remettait pas.

Pas un jour sans que l'image ne l'atteigne de plein fouet. La Citroën DS bleue, sa fille projetée à 20 mètres. Tout avait basculé pour Eugénie à cet instant précis. Elle se sentait coupable ! Le sapin était prêt. Une ou deux guirlandes en plus avec quelques boules, ce serait parfait. « Viens avec moi Carole on va acheter ce qui manque! » Elle aurait dû savoir, tenir plus serrée dans la sienne la petite main de sa fille.

Lorsqu'un enfant perd un parent, il est orphelin. Lorsqu'une femme perd son mari ou un homme son épouse, ils sont veuve ou veuf. Comment on dit pour une mère qui perd son enfant ?

Elle n'aime pas Noël Eugénie, elle en veut à Marie, à Joseph et tous ces gens d'église qui vénèrent le petit Jésus !

Et les bébés nés le même hiver dans la même région, massacrés par les sbires d'Hérode ? Et leurs parents, on y pense ?

Depuis le départ des enfants, pas de sapin, de guirlandes, de repas festif dans son petit logement. Elle décline les invitations, prétextant qu'elle ne serait pas seule. C'est avec Carole qu'elle a rendez-vous, dans le galetas, son « sanctuaire », près du vieux coffre renfermant ses trésors, une dinette, une maison de poupées, des photos surtout.

La porte mal fermée s'entrouvre.

« Bonjour Madame Budget, qu'est-ce que tu fais ? Pourquoi t'es triste ? » Le même âge que l'enfant qu'elle dorlote dans sa tête. La petite voisine s'assied sur le bord du bahut. S'engage un dialogue, une complicité ! La vieille dame ne peut se murer dans son silence. « Ma grande sœur, elle t'appelle Mme Budget, c'est ton nom vrai ? Le petit Jésus tu connais son histoire ? Comme grande personne qu'est-ce qu'il a fait ? » « Je crois que c'était une bonne personne, je te raconterai. » « Dis, ça te ferait plaisir un petit chat ? On en a trois mais on peut pas les garder tous ! »

« Oh oui, je serai ravie! Et toi qu'est ce que tu penses de cette maison de poupée ! Je te la donne ! »

A la porte, la mère de l'enfant, touchée par le tableau : « Cela vous ferait plaisir de vous joindre à nous pour le repas ce soir Madame Eugénie ? »

« Oui, beaucoup, vous ne pouvez pas savoir! »

« 19 heures, ça vous va ? »

Vite, un tour à la boulangerie, des biscômes pour les enfants, quelques oranges, des petits chocolats !

« Tu trouves pas qu'elle a changé Eugénie ? On dirait qu'elle s'est redressée, il y a comme une étincelle dans ses yeux, peut-être qu'elle s'est trouvée un bonhomme. »

Le boutiquier des modèles réduits fermant son échoppe lui aussi est frappé.

« Madame Eugénie, elle vous plaît la Citroën DS bleue dans ma vitrine, je vous vois la regarder depuis un moment. Prenez-là, je vous la donne ! C'est Noël ! »

« Dis Madame Budget, comment tu vas l'appeler la petite chatte ? »

« Déesse, je vais l'appeler Déesse ! »

Maurice Meillard

Ecrire

J'écris, j'aime écrire ; pire encore, j'ai besoin d'écrire,
Comme j'ai besoin de ... pisser ;
J'aime le faire à l'orée d'une forêt,
En un lieu tranquille, discret,
A l'abri, c'est tellement personnel.
Tout le monde le fait, doit le faire ; même la reine d'Angleterre pisse.
Où, quand, comment, elle le fait quand elle le fait, je ne sais.
Avec les années le besoin plus souvent se fait sentir.
Vite me dégrafer, mon ... enfin mon ... je dois sortir.
Me soulager, sur le trône, bien assis,
Comme la reine, je le peux.
Le faire debout cependant pour moi c'est mieux.
Le stylo en main droite de même pour écrire ça m'inspire !
Mes deux besoins concomitants
Sur un point pourtant sont différents.
Mon jet dans le pissoir que je visite plus souvent
Se trouve avec les ans modérément triomphant.
Le jet de mon stylo de l'assurance au contraire prend
Célérité, puissance, assurance il a gagné !
Que celle dans mon bas-ventre
Ma prostate écrivaine plus vigoureuse serait-elle?
Jet d'encre !
Dans ma sacoche, dans mes poches, je glisse,
Je dois glisser où que j'aie un bloc-notes, un stylo.
Je suis devenu incontinent!

Maurice Meillard



Emile, un papy vaudois à Lausanne

Lausanne, terminus, tout le monde descend !
Aïe, on est arrivé, faut descendre !

Rien oublier ; la casquette écossaise bleue du dimanche, la veste canadienne, le vieux sac à dos! S'agirait pas de laisser quelque chose dans le train ; surtout pas le grand sac bleu IKEA à grande bretelle avec dedans le lapin dépecé (2 kg !), les poireaux, les œufs tout frais du matin ; quoi encore ?

Voilà notre Emile sur le quai, voie 70.

Veuf depuis exactement six mois -- sa femme Nancy est décédée subitement d'une embolie cérébrale le premier jour de l'hiver -- il est un peu perdu. Il se reposait sur elle pour tellement de choses pratiques, les courses, le ménage, les paiements, pour les contacts sociaux aussi. Heureusement pour les paperasses, il peut compter sur l'appui de sa fille.

Pour ce qui était de gérer son domaine agricole, s'occuper des semences, des récoltes, du bétail, pas de souci ; c'était son rayon. Il y a dix ans, son fils Marcel lui a fait comprendre qu'il avait fait son temps, qu'il pouvait déteiler. Alors avec Nancy ils se sont retirés de la ferme pour emménager dans la petite maison bâtie à leur intention en bas du verger à côté du grand tilleul. Il avait juste gardé un coin de terrain pour un plantage et le petit abri couvert pour loger quelques poules, les lapins et ses outils ; surtout, ça il y tenait, pour ses véhicules qu'ils astiquait avec un soin aussi méticuleux qu'une mère chatte pour ses petits.

« Juste bons pour la casse ou à la limite un musée ! » avait dit Marcel parlant du vieux tracteur Hürlimann rouge attelé à la petite remorque et du vélomoteur Peugeot bleu, les deux achetés en 1963 ; il se souvenait bien de la date, c'était juste après l'assassinat du président Kennedy. Ils rendent bien service pour aller à la déchèterie le samedi matin ou pour ramener du bois de feu de la petite forêt familiale pour le fourneau à banc du salon et pour la cuisinière combinée.

Avec le Peugeot bleu il allait faire les courses ; maintenant il l'utilise pour aller par le chemin derrière la laiterie retrouver sa femme au cimetière et la consulter. La consulter façon de parler bien sûr ! Il a toute sa tête Emile même si la mère

« cancans » du village, la grosse Lina, répand le bruit qu'il est bientôt bon pour Belle-Rive. Aujourd'hui on ne dit plus l'asile ; EMS, ça convient mieux. Toujours est-il que plusieurs fois, après son passage au cimetière, des pistes de solutions à ses problèmes avaient surgi. Il avait par exemple pensé à ressortir le livre de cuisine reçu par Nancy à l'école ménagère ou une autre fois décidé de faire lui-même le ménage, chaque semaine ; avec autant de soin que dans le temps s'agissant de la tétine de ses vaches ou de l'arrangement du tas de fumier ; froter, panosser, épousseter, ça lui faisait du bien. Il avait renoncé à l'appui de la femme de ménage portugaise « mandatée » par sa fille.

Selon Emile, les femmes sont mieux préparées à se retrouver seules ; alors autant se mettre aussi à faire ce qu'elles font tout au long de leur vie, tenir un ménage.

Quand sa fille lui avait dit, avec insistance, de venir passer quelques jours chez elle à Lausanne pour se changer



les idées, il avait senti que Nancy approuvait. Avec l'arrivée du printemps, selon Eloïse -- c'est le nom de sa fille, choisi pour concilier le vœu d'Emile de la baptiser Elisabeth et celui de Nancy de la prénommer Louise -- c'était le bon moment pour sortir de sa torpeur ! Alors il s'était mis en route ou plutôt en train, celui qui achemine les gens de la Broye à Lausanne.

C'est un réfléchi Emile. Il lui faut du temps pour chaque chose, chaque démarche, chaque prise de décision. Il le sait, il l'a vérifié, après un saison une autre arrive ; avant de récolter : semer puis sarcler, arroser ! Combien de fois n'a-t-il pas dit à Marcel son aîné toujours pressé de passer à autre chose lors du vêlage d'une vache : ne brusque rien, laisse venir, pas devancer le mouvement, l'accompagner!

Et puis, il aime connaître le pourquoi des choses, des choix, Emile. Alors lorsqu'il lit dans la gare de Lausanne, *voie 70*, il tique. Pourquoi ça saute de 9 à 70 ? Bluff de la ville pour gonfler son importance aux yeux des touristes japonais, chinois ou anglais arrivant de Genève, Paris ou Zürich par les grandes lignes ? Ou bien -- là il cherche le mot juste, c'est une manie chez lui après tellement de mots fléchés remplis ou de parties de scrabbles disputées avec sa femme les soirées d'hiver -- suffisance, oui suffisance, des gens de la ville à l'égard de ceux de l'arrière pays, des provinciaux, des bouseux diraient les Parisiens. On les relègue dans un coin retiré de la gare comme on le ferait d'une équipe de football en ligue inférieure à la fin du championnat. Cette déduction rend Emile grincheux.

Ca l'irrite qu'on prenne de haut sa région et ses habitants !

Lausanne et son prestige de capitale olympique avec plein de musées et de théâtres, des hautes écoles, son EPFL surtout, ses 3 collines, ses 3 ponts, ses 3 rivières, ses 2 châteaux, un sur les hauts, flanqué d'une cathédrale -- mine de rien si vous regardez bien, même pas finie celle-ci, il manque un bout à la tour de gauche en arrivant de la Palud -- un autre au bord du lac qu'on tient mordicus à appeler Léman.

Bien sûr la Broye ne peut pas se ... targuer, voilà le mot, comme la Venoge d'avoir inspiré le poète ! Il aime bien les chansons de Gilles qu'il écoute encore sur son tourne-disques Lenco. Mais il lui en veut un peu d'avoir négligé la Broye sous prétexte peut-être qu'elle s'est laissée entraîner du côté d'Avenches pour rejoindre l'Aar et de là les Allemagnes.

Il est bonne pâte, Emile, mais faut pas le chercher quand même ! Il y a injustice dans les ... représentations -- c'est le mot, qu'il cherchait -- sur les régions, les rivières, les villes et les gens !

Pourquoi quand on dit Moudon on ajoute pot de chambre du canton, pourquoi quand on évoque la ville de Romont on pense sans réfléchir à son -- comme si c'était le sien -- sadique et non à ses tours anciennes, à son musée, pourquoi on évoque le crime nazi ou le saucisson en prononçant le mot Payerne en oubliant son abbatale ? Les gens du petit village d'Henniez, eux ne peuvent pas se plaindre mais ceux de Vichy, pour rester dans les eaux ?

Ces villes portent comme le Caën de la Bible une

vilaine marque au front alors que Lausanne toise avec orgueil le monde du haut de ses collines, de ses institutions et titres prestigieux. Pour Emile elle reste une campagnarde endimanchée arrivée le matin par la Ficelle ou la Brouette pour se rendre au Comptoir et repartir le soir après une visite dans les caves de Beaulieu légèrement sur Soleure ou, c'est selon, parfois carrément pompette.

Trêve de ... de... digressions inutiles, le rendez-vous avec sa fille est prévu à 18 heures au Café Romand, à Saint-François. Bus 1 ou métro M2 lui a recommandé Eloïse.

Ca fait un moment qu'il n'est pas revenu à Lausanne; surtout, c'est la première fois qu'il y vient seul, Emile, sans Nancy, son GPS dirait son fils cadet Yves, l'ingénieur informaticien.

Diabole ! Sortir son gros porte-monnaie noir de la poche gauche de son pantalon qu'il déforme.

Les WC publics d'abord !

Le laps de temps entre deux visites aux toilettes tend à se raccourcir au fil des années. Vite au Buffet deuxième ou même première classe côté Genève. A oui, c'est vrai le journal en a parlé, il est fermé pour cause de transformations, d'édifications n'est-ce pas, de musées; encore une fois ils voient grand à Lausanne

Diabole, côté vessie faut pas traîner ! Le passage sous voie, les toilettes payantes, la monnaie à sortir, encore, trop compliqué. Si au moins Lavanchy Transports SA avait encore ses écuries dans la ruelle là en bas ! Il se voit déjà ouvrant sa braguette pour se soulager sur la litière derrière les gros canassons qui ne lui en auraient pas tenu rigueur.

Mon œil, c'est toujours aussi crasseux dans cette ruelle mais les scooters et vélos occupent le territoire!

Contrarié et sur le point de faire dans son pantalon tout bien repassé en son temps par Nancy et sorti le matin même de l'armoire vaudoise de la chambre à coucher, il avise un coin un peu retiré et se dégrafe.

« Alors Monsieur vous venez d'où pour vous permettre, de vous soulager dans la rue. Vous n'êtes pas dans une écurie, ma parole. Vous savez ce que ça coûte à Lausanne ? ».

Gêné comme lorsqu'il avait été pris, maraudant des pruneaux dans le verger du voisin, Emile se reboutonne, se retourne et se trouve nez à nez devant deux jeunes policiers juchés sur leur vélo, le pied gauche au sol.

« Vous verrez à mon âge si votre vessie tient encore la distance » !

L'accent du contrevenant rappelle à l'un des cyclistes celui de son grand-père, paysan à Sédeilles. Du coup, il perd une part de sa superbe et devient presque paternaliste.

« Qu'est-ce que vous faites de par Lausanne Monsieur, Monsieur comment au fait » ?

Emile décline son identité et donne quelques informations sur le pourquoi de son déplacement avec un petit détour dans le temps par l'époque de la traction animale, les odeurs de crottin qui valaient bien celles du mazout. Du coup il marque un point parce que ses interlocuteurs, policiers cyclistes volontaires, sont acquis à la cause écologique.

« Et bien, Monsieur Emile, bon séjour à Lausanne »!

Il l'a déjà remarqué, surtout au village à la boulangerie qui fait salon de thé, comme il parle peu et vu son âge, les gens l'imaginent, à tort, un peu sourd et ne prennent pas la peine de baisser le ton en parlant de lui, la mère « Cancans » en particulier. Il entend distinctement l'un des policiers dire à son collègue en s'éloignant.

« Voilà un Papy vaudois à Lausanne ».

A quoi répond son collègue :

« Manque juste la saucisse aux choux »!

Bon, maintenant il faut y aller !

Rue du Simplon.

A l'angle Simplon – Fraisse, le regard d'Emile est scotché par les vitrines du Cinéma Moderne. Perplexe, curieux, en même temps critique, il est partagé ! Ce serait faux de penser que les choses du sexe ne l'ont pas travaillé. Avec Nancy, ils ont fait tout de même 3 enfants. Cela ne se fait pas tout seul, par la seule intervention du Saint Esprit sans que l'homme n'y mette la main ou son grain de sel !

L'indication *Chemin des Fleurettes* juste à côté détourne judicieusement les yeux et l'esprit de notre papy vers des considérations un brin plus romantiques. Il s'est lancé dans les relations avec Nancy en lui *contant fleurettes* et cela a marché. Il a pourtant l'humilité de reconnaître qu'en douce, en douceur aussi, c'est elle qui a pris les initiatives. Elle a su l'appriivoiser, démobiliser sa retenue et sa timidité.

Un petit panneau encore ramène notre homme à la réalité, sans ménagement, l'indication *Centre funéraire !*

Se prenant par le bras, Emile se met en marche à nouveau pour attaquer la montée vers la Place de la gare. Bus no 1. Encore cette histoire de ticket, les sous au fond du porte-monnaie, celui-ci au fond de sa poche gauche. Parti le bus sans l'attendre, une femme au volant ! Il imagine Nancy conduisant cette énorme chenille articulée en accordéon ! Sa fille le gendarmerait si elle pouvait lire dans ses pensées ! Il devrait bien lui concéder que les hommes coûtent plus aux assurances autos que les femmes. Pourquoi pas essayer par le métro !

Direction Croisettes. La cohue, la bousculade, difficile de s'approcher, ses sacs l'encombrent. Une grande perche en costume bleu marine, cravaté, mallette au poignet le pousse de côté sans ménagement. Emile l'entend dire à son voisin sur un ton dédaigneux, « on devrait interdire aux vieux

l'utilisation des transports publics aux heures de pointe » !

Il est indigné Emile, offusqué même !

« Vous avez beau être grand jeune homme mais vous êtes un petit monsieur, oui, vous entendez, un petit, tout petit monsieur » !

Deuxième surprise, la rame du M2 arrive, cabine de conduite vide à l'avant !

Dans tous ses états, Emile ressort, il voit l'horloge en face, il a tout son temps pour monter à Saint-François, pourquoi pas à pied, par la rue qui monte au comptoir, tiens, l'avenue Ruchonnet ! Marcher un peu lui fera du bien ! Au rythme de son pas, laborieux, défilent, après le Mac Donald, le Ticino puis une succession de bars, des restaurants pour tous les goûts : chinois, indiens, tunisiens, africains. La capitale vaudoise prend des allures de métropole. Emile n'en est pas autrement gêné, sauf éventuellement pour ceux où l'on mange avec les doigts. On espère que les consommateurs prennent la peine de se laver les mains au moment de s'empiffrer !

Passant devant la devanture d'un salon de coiffure, il se voit dans la vitrine. Il s'est rasé avec soin ce matin ; il est chevelu comme un œuf sur le devant de son crâne mais sur l'arrière quelques coups de ciseaux seraient bienvenus. Il pousse la porte timidement, franchit le seuil.

« C'est pour une coupe Monsieur ? J'ai un moment, la cliente que j'attendais vient plus tard ».

Décidément Lausanne bouge, Emile est pris en main par une coiffeuse de couleur, une Black les jeunes disent au village, bien en chair et sans chichis inutiles dans sa conversation. Après la remarque du grand malotru au métro, il est agréablement déçu en bien !

De la déférence, voilà le mot. Elle l'a reçu et elle le traite avec *déférence* cette dame !

Contrairement aux jeunes freluquets du train, pieds sur la banquette, canettes de bière dans les mains, langage grossier, attitude obscène !

Voilà le mot qu'il cherchait à la station de métro : obsolescence, programmée même !

Le mécanicien agricole hier avait prononcé ces mots à l'adresse de son apprenti quand il lui avait amené son Hürlimann rouge pour la vidange.

« Ca c'est du solide, pas comme ce qu'ils fabriquent à présent » !

Le contact du ventre rebondi de la coiffeuse contre son épaule lorsqu'elle lui coupe les sourcils, les poils dans les oreilles, a l'art de le ragailardir, il se prend même à s'épancher. Au moment de payer, surprise ! La dame ne veut rien !

« J'ai de quoi, vous savez ! »

« J'en doute pas mais en souvenir de mon grand-père,

je demande rien, vous me le rappelez. Il avait pas beaucoup d'instruction mon grand-père, il avait mieux ! Il avait la *sagesse* !

« Vous acceptez quand même les œufs tout frais du jour que j'ai dans mon sac ? »

« Ca oui, avec grand plaisir ! Mon neveu Antoine présentement inoccupé va vous accompagner à Saint-François, il portera votre sac ».

Arrivés face au Parking de Montbenon, le jeune homme dans un sourire :

« Attends grand-père, je vais te montrer un truc pour pas se fatiguer ! A Lausanne on peut mettre les montées à plat quand on est malin ».

Du coup il l'entraîne dans la station-service, jusqu'à l'ascenseur après la caisse. En moins de deux voilà nos deux compères sur l'esplanade de Montbenon, juste entre le Casino et le Tribunal ! Encore une fois, il est déçu en bien Emile.

« Ils soignent bien leurs parcs dis donc ! Et quelle vue, encore un peu on verrait le jet d'eau des Genevois. Oh ces arbres ! Il y en a plus que de toilettes publiques, attends-moi une minute, je vais aller les voir de plus près, je te rejoins ! »

A son retour devant le Tribunal, il tombe sur les deux policiers à vélo de toute à l'heure, l'air suspicieux face à Antoine portant la sac bleu IKEA.

« Ils sont pas de ce matin ces arbres, dis donc Antoine, quelle écorce ! »

« Ah encore vous ! Il vous a pas manqué de respect ce ... »

« Non ! Non ! C'est un ami, il me porte mon sac jusqu'au Café Romand. »

Le plus grand à son collègue en partant :

« L'intégration ça va vite on dirait ! »

Enfin le Café Romand, en avance sur le rendez-vous. Pour se sentir entre soi c'est presque aussi bien que les caves du comptoir ! Pour les 3 décis, le Papet vaudois, la fondue c'est le lieu !

A ce qu'on dit, s'y retrouve la fine fleur des avocats lausannois, sûrement moins éloquents et maniant un langage moins raffiné et ampoulé dans ce lieu après quelques verres que dans leurs ... ah oui c'est ça, prétoires !

Insensiblement, le verre de rouge et la marche aidant, Emile s'affranchit de sa retenue !

Après avoir un moment hésité avant de se déplacer à Lausanne, il s'est ébroué comme le faisait son bouvier bernois après une petite trempette dans la fontaine de la ferme. Ce n'est pas qu'il soit déloyal à sa femme et oublie toutes les années passées ensemble. Sa fille a raison, il faut aller de l'avant. Autant aller la rejoindre, ici c'est bruyant et ça sent vachement, ah oui, vachement, le fromage !

La cloche de l'église voisine lui rappelle celle du village, ça le rassure ! Les banques autour, c'est comme le grand escogriffe du métro, ça se croit au dessus mais au final ?

La voilà qui se pointe, préoccupée on dirait. Elle se fait du souci pour son père, se demande s'il ne déprime pas, s'il s'alimente sainement, comment il se débrouille pour les courses, pour la lessive, son repassage, pour ses paiements ; et ses soirées tout seul ? Le voyant de loin, un petit vieux à casquette, mains derrière le dos, elle a le cœur gros.

De son côté, Emile lui aussi, gamberge dans sa tête, dans son cœur aussi surtout. Il sait qu'elle a une bonne place de travail, un mari correct, deux enfants qui évoluent bien ! Pourvu que ça dure. Qu'elle ait les ressources morales en cas de coup dur. Comme il aimerait vivre assez longtemps pour lui apporter son réconfort si le besoin s'en ressentait.

Le voilà malgré lui tout ému ! Est-ce qu'il lui a assez dit, fait savoir à quel point il l'aimait.

A sa femme il est certain de ne pas l'avoir fait suffisamment et le temps a passé si vite, sournoisement et maintenant elle n'est plus là. Comme il aimerait que ceux qui ont compté pour lui, il les retrouve après la mort, Nancy en particulier, pour exprimer son attachement avec plus de chaleur. Comme il aimerait que ses enfants, petits-enfants et tant d'autres le rejoignent le moment venu.

Tout ce qui se dit dans les églises, les temples, chapelles ou autres lieux de culte, sur la vie après la mort, la résurrection, le paradis est-ce que c'est du lard ou du cochon, un pansement quand ça fait mal de se dire que c'est fini ? Mystère !

Une chose est sûre en tous cas, pas gaspiller le temps qu'on a à vivre ensemble, pas s'écharper pour des babioles.

En un éclair toute une avalanche de pensées vient à l'esprit d'Emile au moment de retrouver sa fille.

Etonnée de le voir à la fois grave et quelque part plus solide qu'elle ne l'imaginait, Eloïse prend son père dans les bras en signe d'accueil dans sa ville, dans la rue qui fait partie de sa vie au quotidien.

« J'ai une surprise pour toi Papa. »

Bienheureusement elle ne l'a pas affublé du petit nom affectueux de Papounet.

« C'est quoi ta surprise, ma fille ? »

« J'ai réservé une table à l'Evêché pour un repas que tu adores, ... que tu n'as plus mangé depuis la mort de maman, devine ... ! Des trippes à la milanaise ! »

Au regard de son père, Claudine comprend qu'il y a maldonne !

« Quelque chose cloche papa ? »

« Viens, pour ce soir j'ai une autre proposition pour manger ensemble et j'ai quelque chose à partager avec toi. »

Sur ce, Emile entraîne sa fille dans la montée de la rue de Bourg.

« Qu'est-ce qui lui prend ! » se dit Eloïse inquiète en le suivant.

« Tu tousses on dirait ! Tous les trois pas tu te racles la gorge, tu es sûr que ça va ? »

« T'inquiète pas, c'est la toux de l'effort, une sorte d'asthme d'après le docteur. Ah oui comme lui, je veux dire comme le syndic, le syndic de Lausanne, lui aussi, même en parlant ça lui arrive. »

« Mais papa, on a un nouveau syndic ! Tu n'as quand même pas oublié ! Ca aussi ça m'inquiète ! »

« Je sais bien Eloïse, je sais bien mais pour moi le syndic de Lausanne c'est lui ! Il y en a qui ont occupé le poste avant lui, il y en aura après mais le seul qui compte c'est lui. Imagine un baobab dans la cour de la ferme au village ! Est ce que tu verrais encore notre tilleul ? D'ailleurs votre nouveau, je saurais même pas dire son nom ! »

Arrivé presque en haut de la Rue de Bourg, il s'arrête, il se souvient, c'est juste en face du Mac Donald, il y est venu avec Nancy il y a des années emmené par Luigi, leur saisonnier italien, cousin de tenancier de l'époque. Il s'engage dans un couloir, monte laborieusement un escalier et débouche dans un café-restaurant, l'une des plus anciennes pizzerias de la ville : Chez Mario. Eloïse est de plus en plus intriguée mais elle connaît son père, il faut lui laisser le temps !

Une fois installé à une table pour deux personnes, Emile s'adresse à sa fille sur un ton quelque peu solennel qui ne lui ressemble pas.

« Choisis ton plat, c'est moi qui t'invite. Puisque c'est le premier jour du printemps, pour moi ce sera une quatre saisons avec trois décis de Chianti. »

Les commandes étant faites et le rouge goûté, Emile en vient au fait. Il ne veut pas faire languir sa fille plus longtemps. Il est mûr pour la confiance.

« Eloïse, je vais te dire quelque chose de sérieux que même ta mère n'a jamais su, c'est le moment, j'aimerais pas continuer de garder ça pour moi. Il paraît que les secrets, c'est pas bon, puis de toute façon ça transpire. Je verrai plus tard si je mets aussi tes frères dans la confiance. »

Eloïse retient son souffle, inquiète, elle ne l'a jamais vu comme ça, Dieu sait ce qu'il va lui annoncer !

« Je n'ai pas choisi ce restaurant par hasard. » Là le suspens s'amplifie, Eloïse échafaude un scénario, une histoire entre sa mère et ce Luigi dont elle a entendu parler ? L'un ou l'autre des 3 enfants serait ... , elle par exemple.

« Tu sais papa de toute façon, de cœur c'est toi mon père ! »

« Qu'est ce que tu me chantes là ! Ah tu t'imagines, que Rassure-toi, c'est pas une affaire de, de Tiens ça me rappelle

la première fois que Marcel m'a accompagné pour mener une vache au taureau, chez le voisin, à la ferme de La Crêtaz. Je lui avais expliqué un peu ; en rentrant il me dit tout de go : dis papa pour qu'on soit nés nous les enfants, maman tu l'as aussi menée chez le voisin ! Tu m'as fait une sortie du même tonneau quand on a commencé avec les inséminations artificielles. Tu m'as demandé si les vaches avaient pu donner leur avis avant de se passer du taureau. Ah, à propos de vaches, une question : est-ce que les enfants de Lausanne, les tiens par exemple, mes petits enfants n'oublie pas, est-ce que les Lausannois savent que les vaches n'ont pas de dents en haut ? C'est pour ça qu'elles ruminent pour digérer!»

« Viens en au fait papa, c'est quoi ce secret ? »

« On a commencé à fréquenter, ta mère et moi, après la fête au village en mai 54 ! Je me rapelle la date comme si c'était hier ! C'était pas comme aujourd'hui olé olé ! On m'a invité à manger dans les formes chez Nancy, je me souviens bien, il y avait le grand-père, les parents, les frères, bref pour moi c'était comme si je passais l'expertise à La Blècherette ! Je voulais faire bonne impression, alors quand je me suis retrouvé devant une platée de trippes, j'ai dis comme ça, même plusieurs fois, que c'était le meilleur repas de ma vie. Du coup j'ai été bon pour une deuxième assiettée et j'ai encore une fois dit que c'était un régal, une vraie merveille ! Après ça j'ai été comme qui dirait *adopté*. Les fiançailles puis le mariage n'ont pas tardé. C'était le bon plan sauf que, et personne ne l'a su, j'ai les trippes, à la tomate ou milanaïses, en horreur, tu m'entends Eloïse et ta mère m'en a servis tous les deuxièmes jeudis du mois depuis notre mariage. Pour me faire plaisir et chaque fois avec tout un cérémonial ! Et je n'ai jamais eu le cœur de la détromper ! Ta mère est morte sans savoir la vérité : je déteste les trippes, je lui ai caché ce secret pendant 55 ans, tu te rends compte ! »

Interloquée Eloïse, soudain prise d'un accès de fou rire, se lève, colle un bec sur le crâne dégarni de son père.

« Quel rapport avec Chez Mario ? »

« Grâce à Luigi qui m'a fait découvrir cet endroit et surtout la pizza, j'ai pu échapper de temps en temps au supplice ! Je disais à ta mère : qu'est-ce que tu penses de l'idée de préparer une pizza au lieu de trippes demain ? Histoire de changer ! »

« Tu as eu droit comme diraient les avocats qui se retrouvent au Café Romand, à une remise de peine !

Qu'est-ce que tu dirais d'une nouvelle tournée de trois décis, pour fêter ça ? »

« Avec plaisir ma fille, je me sens soulagé d'un grand poids.

Ah ! J'ai trouvé un mot pour mettre sur la pierre tombale. Ca plairait à ta mère, je suis sûr :

A la vie !

Maurice Meillard

Lausanne aujourd'hui

Pour faire le portrait de Lausanne
Peindre d'abord une cage
Avec des barreaux dessus, des barreaux sur les côtés,
Tous les côtés
Rajouter une porte devant, entr'ouverte
Une planche par dessous,
Creuser sur la planche des rigoles,
Trois rigoles exactement, qui se rejoignent à l'arrière.

Déposer la cage en équilibre sur 3 collines
Introduire dans la cage, un à un ou par groupe,
Des gens, les uns blonds à la peau blanche, c'est les natifs de la ville,
Les autres plutôt bruns, parfois même des noirs ;
Pour la grande majorité vêtus d'un pantalon
Repérer parmi eux ceux qui sont *ils* et ceux qui sont *elles*.

Les uns marchent, descendant des collines que vous aurez aménagées sur le bord des rigoles
D'autres les escaladent, croisant les premiers
Les mêmes parfois y montent le matin, en redescendent le soir
Pour certains le manège est inversé
D'autres encore sont enfermés dans de petites cages à roulettes
Qui circulent dans la grande à barreaux
Beaucoup s'agglutinent dans de plus grandes cages mobiles
rattachées au plafond par des fils, on les appelle trolleybus
Parfois ces cages collectives à roulettes se déplacent en sous-sol
comme des wagonnets de mines

De 7 heures à 18 heures justement, ceux qui marchent, ceux
des cages roulantes, ceux et celles appelés cyclistes font grise
mine

Ils ont l'air sévères, préoccupés,
Pris dans la cage, ils paraissent renfermés
Beaucoup, quand ils le peuvent, pianotent sur une tablette
Entre les uns et les autres pas de liens, pas d'échanges

Après 18 heures... tout change !

La nuit est tombée et avec elle, les masques du matin
Les bureaux, ateliers, banques ou postes,
Tous fermés,
Seules les nettoyeurs, nettoyeuses vaquent encore
Les Lausannois du jour se retirent
Ils quittent la cage.
D'autres ou les mêmes parfois s'agitent, dévalent des collines
Le compassé de la cage se déride, se craquèle
Le silence feutré fait place au bruissement
La ville de Lausanne se réveille pour la nuit
En été les terrasses s'animent
Partout s'élèvent des voix, des cris, des musiques de toutes sortes
Les plus sonores sont latinos, c'est naturel
Pour les natifs c'est après quelques bières que ça chauffe
On est passé du métro boulot au sang chaud
De la retenue à la détendue
Libérés de la cage les Lausannois entrent en boîte !

Maurice Meillard



Moi

Je passe pour quelqu'un de gentil, disponible.
Souvent on sollicite mon avis, parfois même ma médiation. Je serai une sorte de sage !
Ces gens qui pensent pouvoir compter sur moi.
Disposer d'une oreille attentive,
S'ils savaient qu'au fond de moi,
Gîte une fouine tapie dans le tréfonds de mes tripes.
On ignore qu'en plus du cerveau logé sous notre casquette ou notre tignasse,
Il en est un autre qui agit dans nos vies,
Moins rationnel, moins cérébral,
Plus spontané, voire sauvage,
Qui se fiche bien de la bienséance et des convenances.
Chez moi ce deuxième cerveau se réveille parfois, prend le pouvoir,
Tient tête à celui d'en haut qu'il culbute !
Piquez-moi la place de parc, Rue Centrale, devant Payot
Que depuis 10 minutes je vise,
Vous ferez connaissance avec l'animal,
Que son collègue d'en haut, le mesuré, zen et déferent,
N'a su dompter.
Tenez-vous cois, quoi, quoi, non mais des fois !
Faites gaffe avec moi !
Après vous Madame, après vous Monsieur, pas de souci j'ai tout mon temps !
Espèce d'enfoiré, fils de ... , poufiasse tu vas me trouver si tu me cherches !
Eh oui, plusieurs moi-s résident en moi c'est comme ça !

Maurice Meillard



Véhicule

Je ne sais pas conduire. Ni moto, ni scooter, ni voiture, encore moins bus ou tram, même pas caisses à savon ou planches à roulettes. Ma maîtrise du vélo est limitée. Étant donné mes yeux de taupe, je ne serai jamais pilote d'avion. Du coup, il faut reconnaître, je cours assez vite – peut-être pour attraper les trains que je ne saurai jamais conduire.

Mais surtout, le véhicule sur lequel j'ai jeté mon dévolu me semble avoir bien plus de charme.

La première fois que je suis montée sur un bateau d'aviron m'échappe. Par contre, je me souviens parfaitement de ma première sortie en skiff.

J'avais quand même un peu l'habitude de la rame, mes mains avaient acquis leur première couche de corne, après les centaines de cloques qui s'y étaient succédées. Mais ce petit bout d'expérience ne me permettait pas pour autant de faire la maligne. Le bateau me semblait extraordinairement fin, fuselé – et donc parfaitement instable. Sa réputation était d'être sans pitié avec les débutants, jetés à l'eau avant d'avoir compris leur erreur. Nous étions encore en mars. L'eau du lac avait la température d'un vin pétillant sorti du frigo. Vous comprendrez que j'avais un peu peur.

Après avoir installé la rame côté ponton,

j'eus toutes les peines du monde à refermer le tolet sur l'autre rame, au-dessus de l'eau. Disons-le tout de suite, c'est un moment assez technique, et passer à l'eau alors qu'on n'a même pas quitté le ponton n'est franchement pas glorieux.

C'est fait, le bateau est paré, je m'y assieds, pousse le skiff dans le port, et commence quelques maladroits coups de rame, seulement avec les bras. Je penche de droite et de gauche comme sur une coquille de noix. Mon ventre se noue, mes battements de coeur sont des saccades, je m'accroche à mes rames comme si elles étaient déjà la bouée de sauvetage à laquelle je m'accrocherai une fois tombée à l'eau – car c'est certain, j'y tomberai, j'en suis persuadée.

Je quitte le port, ça ne s'arrange pas vraiment dans la baie. Et puis soudain, à la faveur d'une vague, je capte quelque chose : le bateau atteint son équilibre avec la vitesse. C'est en lui conférant mon énergie qu'il file droit. Quelques coups plus rapides, plus énergiques. Mon audace m'effraie. Et pourtant, tout va bien : le bateau décolle, s'élanche. Sur l'horizon gris d'hiver, le skiff glisse, léger.

Alice Bottarelli

Les voisins après 22h

Ne pas faire de fêtes après 22h. Ne pas écouter de musique après 22h. Ne pas discuter à voix haute d'une pièce à l'autre après 22h. Ne pas faire de bruit en baisant. Ne pas taper trop fort le couvercle de la cuvette contre le réservoir d'eau des toilettes. Ne pas laver la vaisselle, ou sécher la vaisselle après 22h. Ne pas cuire des choses dans le four la nuit. Ne pas vivre après 22h.

La liste des récriminations et demandes de mes voisins est longue comme un jour sans pain. Leurs lettres sont longues et mornes comme des déclarations d'impôts. Et leurs visages sont longs et tristes comme des marathons sous la pluie.

Alice Bottarelli

Mon amour

On s'est engueulés comme d'habitude
 Tu avais promis de faire la vaisselle avant de partir
 Et tu ne l'avais pas fait
 J'ai pensé aux disputes de mes parents quand j'étais petite
 Et qui semblaient des tonnerres alpins dans ma poitrine de
 gosse
 Étaient-elles aussi bêtes que les nôtres ?
 Nous faut-il ce prétexte pour s'étreindre ensuite, pour
 s'agripper l'un à l'autre se dire qu'on s'aime dans la colère
 malgré elle grâce à elle ?
 Nous faut-il ce prétexte pour faire l'amour ?
 Faire l'amour *vraiment* ?
 Ne serait-ce pas ennuyeux, l'amour, sans nos disputes ?
 Les voisins nous entendent
 Les immeubles de notre quartier
 Vieux
 Ont des murs de papier
 Comme dans la chanson le petit bonhomme pirouette cacahuète
 qui se casse le nez
 Dans l'escalier
 Qui est en papier
 Et le fait que nos voisins entendent nos disputes nos ébats
 Est-ce que ça t'enrage ?
 Est-ce que ça t'excite ?
 Notre petit quartier lausannois bobo chic
 Sous-gare
 Près du bord du lac
 Loin du bordel du centre-ville
 Les clodos les dealers les migrants tout ça on ne connaît pas ici
 Dans cet immeuble du siècle dernier
 Où il n'y a que des familles et des vieux
 Et où nous
 Qui n'avons rien à faire là peut-être
 Pouvons loger parce que le grand-père de ma grand-mère
 Un jour lointain
 A choisi d'investir
 Dans l'immobilier
 Et nous tentons, avec rage et tendresse,
 De profaner un peu tout ça
 Ce calme
 Ce calme sud-lausannois
 Au pied des collines embrasées

Bonbons postaux

Du lundi au dimanche, le kiosque de Montchoisi sert également d'office postal pour le quartier. Calé au bord du double rond-point où se croisent trois lignes de bus, il en est le centre névralgique. Non loin, une boulangerie, une épicerie portugaise ouverte tous les jours, un traiteur, un café-restaurant. Tant qu'on a le porte-monnaie plein, on ne risque pas de mourir de faim dans les environs.

Quand j'étais gosse, mes parents avaient une stratégie hautement efficace pour se débarrasser de nous et de notre énergie dévorante, au moment où nous venions le samedi matin exiger qu'ils se réveillent pour qu'on puisse commencer le petit déjeuner, la journée, les jeux. *Tiens, va avec ton frère nous acheter deux paquets de Marlboro light et avec le reste tu t'achètes tous les bonbons que tu veux.*

Trop bieeen ! Eh tu viens Robin ? Le premier qui arrive a le droit de s'acheter un bonbec !

Parce qu'avec l'argent qui restait, on ne pouvait acheter qu'un bonbec, et puis quelques grenouilles, bouteilles de cocas en gomme sucrée, et bien sûr fausses clopes en chewing-gum.

Ce que mes parents faisaient en attendant qu'on revienne, c'est une autre question – et les curieux n'auront qu'à user d'imagination.

Nous revenions la bouche pleine, excités par le sucre. Le week-end pouvait commencer.

Tout cela n'existe plus, bien sûr. Ni les clopes en chewing-gum – le lobby anti-tabac est venu, a vu et a vaincu – et surtout, surtout pas les paquets de Marlboro, light ou pas light, qu'on vendait sans rien demander à des gamins ayant encore les dents de lait qui branlent.

Mais dans mon quartier, on achète toujours au même endroit des billets de loterie et de la réglisse, des langues-de-chat et des enveloppes à fenêtres, des cartes postales et des carambars, et ça n'est pas près de changer.

Sauf que moi, maintenant, j'achète des timbres en masse pour les coller sur des candidatures qui partiront voyager en vain dans tous les coins de la région, sans espoir de retour. Et je ne consomme plus de bonbons grenouilles.

Un dimanche. Café des Avenues

Elle baisse les yeux le drame approche, se fige sur le coin de son oeil. La paupière bat. Une larme ? Elle pose son verre, regarde le jeune homme frais rasé, chemise repassée, dans les yeux.

Le serveur ne perd rien de la scène. Derrière un bircher grisâtre et un thé froid yuzu zéro calories bio, sa tête oscille. Il tient son plateau haut, son visage disparaît derrière les commandes. Jusqu'à ce qu'il pose le plateau, grand prince, d'un geste noble, et là il apparaît. Visage poupon, yeux verrons.

Espère-t-il séduire la fille dont les larmes perlent si gracieusement, et qui dit qu'elle n'y peut rien, que l'amour s'en est allé ? Ou espère-t-il descendre quelques verres avec le pauvre diable encore enamouré, dimanche soir prochain après la fermeture, sur le canapé crevé du fond, parmi les chaises remontées sur les tables ? Les Guinness descendues dans la détresse, quand le gars sentait que ça n'allait plus, avec sa belle, et venait finir ses soirs au bout du bar, les ont rapprochés. Ils sont devenus copains, sous les boiseries noisette porteuses des plus grands secrets de café qu'on peut trouver dans le quartier.

C'est un dimanche matin de soleil, arrosé par les hurlements des trois bébés dont les parents sont venus profiter d'un brunch duquel ils ressortiront délestés de quelques précieux billets et pourvus de nouveaux acouphènes.

Cliquetis des petites cuillères. Bruit sourd de la machine qui fait la mousse de lait. Le Café des Avenues bruisse de toutes parts, et ses voûtes boisées renvoient tout le fracas, le brouhaha, les cris, les larmes, l'entrechoquement des verres, le silence entre un père et son fils, et tout se mêle.

Alice Bottarelli

Comptoir

La foire locale ouvrait ses couloirs aux vins du terroir,
Et ses comptoirs aux coudes des dégustateurs amateurs.
Personne ne manquait le rencart,
Abrisés des regards, l'on s'enivrait à n'en plus pouvoir.
Les couples se formaient et se déformaient,
Personne ne s'en offusquait,
Puisqu'une fois les portes closes,
Le Comptoir conservait en son aire
Les débauches des uns et des autres.
Le Comptoir servait d'exutoire annuel
Aux assidus fidèles,
Dont les fesses piteuses essayaient avec ferveur
Le banc offert par le prêcheur.
Il trépignait à l'approche de confesse
Et s'encanaillait d'histoires immodestes.
L'automne s'installait,
L'on retournait à ses affaires,
En guignant de l'œil la femme du voisin,
Que l'on embrasserait l'an prochain,
Dans les couloirs du Comptoir.

Caroline Despont

Chemin des Délices

Je connais Une Femme
Qui ouvre ses cuisses
Elle glissent,
s'émancipent de la rame,
chemin des Délices,
Ses cuisses.
Je connais Une Femme,
Qui ouvre ses cuisses
A l'homme bourgeois Rue St-François,
A l'homme hagard Avenue Beauregard,
Je connais Une Femme
Qui ouvre ses cuisses
A l'homme saoul, quartier sous-Gare
Au manant, au mendiant, aux vivants, Rue Haldimand
Une Femme qui use et abuse du jus sur ses cuisses
Je connais
Une Femme.

Caroline Despont

MARGINALES I

Ce soir-là, les circonstances font que je me trouve à la gare de Lausanne. Il est près de minuit. Les portes vont fermer, mon amie vient de sauter dans le dernier train pour Fribourg. On est en avril. Mes vieux démons resurgissent.

Elle vient de nulle part, se plante sur mon passage et marmonne. Je ne comprends pas et lui demande de répéter :

« La marmotte, j'ai pas d'endroit pour dormir, une tune, z'avez pas une tune, s'yous plaît » ?

« Que voulez-vous que je fasse pour vous ? J'vous donne une tune, et demain » ?

Soupir.

« J'ai faim, l'aperto est encore ouvert » !

« D'accord » ! J'en suis la première surprise. La réponse est lâchée sans laisser la moindre opportunité à la raison.

Elle doit avoir dans les 35 ans, de petite taille, les cheveux longs dotés d'une élégante ondulation, noirs, comme son jean et son chandail trop large, ses guêtres d'un autre âge. Son regard marron est franc. J'y perçois une angoisse extrême, de celles qui entravent les battements réguliers du cœur. Je lui demande son prénom, ce que j'entends me stupéfie. Elle me raconte son ex-mari violent, la toxicomanie, la rue. Surtout, elle me confie, ce qui la garde vivante : la poésie. L'angoisse décelée s'évapore alors qu'elle prononce ces mots :

LA

P

O

E

S

I

E

Elle parle vite, en boucle, sa santé, son mari, enfin son ex-mari, la rue, écrire, dormir, la drogue, elle sélectionne avec attention les produits disponibles dans ce supermarché nocturne, lit toutes les étiquettes. Entre deux emballages inspectés et vite reposés, elle porte ses doigts à sa bouche pour en ressortir un dentier au palais brisé. Je règle ce qu'elle a choisi, peu de choses en fait. Très loin de ce à quoi l'on s'attend.

Sa vie est contenue dans un sac à dos noir plus grand qu'elle, et une natte épaisse enroulée dans une bâche vert militaire. L'écriture, son salut, elle n'a pas le temps, pas d'endroit où poser son bagage, parfois même pas de quoi écrire. Elle zézaie. Je dois aller aux toilettes. Tout est fermé. Elle sait où et je la suis, je ne réfléchis pas, j'ai l'impression de la connaître, comme une sœur jumelle, un double dans le miroir de mon âme. Je le lui dis. Pour elle aussi. Nos corps s'enlacent.

« Où vas-tu dormir » ?

Elle m'indique un quartier dans les hauts de la ville où réside un ami. C'est sur mon chemin. Je l'emmène. Nous chargeons ses affaires dans ma voiture garée derrière la gare.

« Tu peux m'arrêter à Riponne » ?

Sans cela elle ne pourra pas dormir. Je m'exécute, nous nous dirigeons vers la place indiquée. Avant d'ouvrir la portière elle me regarde :

« Tu m'attends hein » ?

Elle revient, la main droite serrée autour de ce qui l'aidera à rêver. Je reprends le fil des rues désertes jusqu'à un quartier résidentiel verdoyant. Le ciel est nu d'étoiles. Nous nous assurons que son hébergeur ouvre la porte de l'immeuble, elle glisse son sac à dos dans l'entrebâillement et revient vers moi. Elle me regarde avec ce que je perçois comme de la tendresse, penche un peu son visage sur la droite et d'un large sourire récite quelques vers de sa composition. Ses yeux brillent - puis elle s'envole.. Puis elle s'envole. Le refrain de son poème s'égrène encore à mes oreilles. Nous portons le même prénom.

Caroline Despont

MARGINALE II

Bleue, ma ville est bleue à l'aube de novembre.

Ma ville m'inspirait. Hier. Ma ville m'horripile aujourd'hui ! Elle m'agresse, me séduit la nuit, abîme mes souliers, abonde d'arrogance le long de ses rues marchandes. Ma ville dit aimer le peuple, revêt ses habits de fête et opine du chef face au dieu dollars. Ma ville love l'art, ma ville !

Me voici à parler d'elle sans aucune inspiration ! Pourquoi diable ? Manque-t-elle de nuance ? Serait-elle devenue lisse ? Dois-je retourner explorer ses recoins, dois-je entrer dans les fissures de son âme y dénicher l'étincelle qui nous réunirait ? Puis-je avec simplicité, accepter qu'en ce moment de nos vies nous ne sommes pas en amitié ?

Celle que j'ai idolâtrée à l'âge où les rêves foisonnent, celle que je

voulais parfaite parce que ma ville, de ma campagne, ouvrait les portes des possibles. L'indécente cité aurait-elle décidé de tourner son dos de pachyderme à mes attentes ? Celle-là, la belle aux yeux brûlants, chuchote que ses rues pavées sont bien plus rugueuses que les chemins du plateau, que quoi que je fasse, ni elle, ni une autre, ni les sols terreux ne me laisseront me soustraire à moi-même. Qu'importe l'endroit, chaque pas se gagne, tous solitaires au milieu des foules ou des champs, il faut se battre pour participer au mouvement du monde. Ma ville ne me prendra pas par la main, elle me poussera dans le dos, me fera trébucher jusqu'à ce que je la toise, les yeux dans les yeux, et qu'enfin je me lance à sa conquête.

Puis-je lui confier à ma ville que

je la hais de me traiter de la sorte ? Tous vont l'encenser, étaler la pommade sur son flanc, admirer le bleu grisé de son regard au bord des larmes, mais moi, moi je m'y refuse, je veux l'affrontement, je veux l'agripper par le bras avec toute la force de ma colère et l'envoyer valser ailleurs, attraper sa crinière et traîner son corps de femme sur ses propres trottoirs, je veux, je veux, je veux que ma ville me reconnaisse comme sienne !

Une fois le combat terminé, nous nous enlacerons et danserons la danse du temps, à deux temps, à mille temps, je pourrai m'émerveiller de ses rondeurs, me nicher dans ses creux et voyager dans les couleurs qui peuplent son ventre. Ma ville et moi, nous serons sœurs.

Caroline Despont

PALABRES DE PLUME

Ecrire pour dire à l'autre, lui confier par livre interposé, c'est quoi la vie

Ecrire pour grandir, trébucher sur la pensée, revenir, réfléchir

Que voulais-je dire au juste ?

Reformuler, laisser reposer, mûrir et relire, enrichir, élargir

S'immerger, respirer, s'inspirer, expirer

Les poussières d'os, les éclats de voix, les brisures d'âme

Tout ce que l'écriture dit à l'insu de celui qui s'y adonne

Plonger dans les histoires des autres et oublier la sienne

Fusionner et espionner les soupirs

La fin proche, la retenir, profonde respiration, lente lecture

Laisser s'étaler le miel épais sur ta langue !

ESSOUFFLEE, BRUTALISEE ET AIMEE AU FIL DES PHRASES
JE SORS LA TÊTE DES EAUX PROFONDES !!!

Caroline Despont

RITUEL I

Le dimanche matin, mon père est le plus heureux des hommes. Il se lève tôt, entre dans la salle de bains et tourne la clé dans la serrure. Il allume le robinet de la douche vérifie que l'eau soit bien chaude avant de s'y glisser. Il siffle déjà, il sait ce qui l'attend, il retarde chaque geste, comme pour en exhausser la saveur. Le vacarme de la pluie cesse, les portes transparentes de la cabine grincent en couissant, le pied gauche se pose sur le tapis moelleux, de couleur beige parce que ma mère le trouve plus digne que toute autre teinte, la main droite attrape la serviette préparée la veille. Il reprend son babil en se frottant vigoureusement le corps, noue l'étoffe autour de sa taille, balaie la buée sur le miroir et fixe son reflet en souriant. La journée s'annonce belle, le soleil dardera ses rayons par les fenêtres ouvertes de la salle à manger pendant que tous parleront à bâtons rompus du pays qui s'apprête à voter pour son entrée dans l'Europe Unie. Chacun ira de ses griefs, l'ami Maurice bien à l'étroit sur cette terre paysanne, et sa femme Margot, éprise d'une routine rassurante, et craintive que la paix installée s'envole comme les poules à l'approche du renard.

La porte de la salle de bain couine en s'ouvrant, avant cela mon père a étalé la mousse blanche sur les contours de sa mâchoire, le menton, l'espace là entre le nez et la lèvre supérieure et muni de son rasoir a ôté d'un geste tendre, mais précis, la barbe accouchée dans la nuit. Il a posé autour de son cou, le linge de toilette blanc qui séchera sa peau ainsi préparée pour l'après-rasage au parfum de chèvrefeuille. Il termine ses réjouissances matinales d'un habile coup de peigne et d'un filet de gomina qui sépare ses cheveux épars et raidés d'une raie sur le côté.

Immobile sur le seuil, il contemple sa cuisine inhabitée. La cérémonie des couteaux qui claquent sur les planches et les couvercles de casseroles qui s'entrechoquent peut commencer. Le cuisinier attrape le tablier blanc qu'il noue autour de sa taille, replie les manches de sa chemise immaculée, une fois, deux fois, trois fois, et appuie sur l'interrupteur de la chaîne hi-fi. Le rire de Louis précède les notes de la mythique trompette Armstrong.

Allongée dans mon lit, les yeux fermés, chaque seconde du rituel de mon père est savourée comme un bonbon de miel sur ma langue. J'entends les bruits, les couinements, le rasoir qui râpe sa joue, je vois le peigne qui lisse ses cheveux, je respire le parfum de son after-shave. Et j'exulte aux premiers claquements du couteau sur la planche en bois. Les oignons, l'ail, le persil et la ciboulette, et les légumes du jardin, sont

pelés, hachés menus, écartelés, au service de la grande cuisine française.

Le beurre crépite, les oignons en deviennent translucides et libèrent ce parfum corsé et piquant, au caramélisé subtil, qui monte le long des murs, crapahute les marches de bois foncé pour se faufiler au-dessous de la porte de ma chambre jusqu'à caresser mes narines attentives. Soudain, le frigo est ouvert, l'imposant emballage du boucher frétille sous les mains de mon père qui l'ouvre et qui vénère la chair animale mise à nue, ce morceau de choix qu'est le filet de veau. La planche en bois, épaisse de dix centimètres, est sortie de sa cachette, un espace vertical à la droite du four, pour envahir la table de travail et y déposer la masse rouge pâle. Le cuisinier se concentre comme le lanceur de couteau face à sa cible humaine. Il sort son fusil de boucher, son couteau à viande et s'applique à frotter la tige de l'un, le long de la lame de l'autre, avec vigueur, force et entrain. Le jeu dure plusieurs minutes, entrecoupé d'arrêts servant à vérifier du pouce, si le tranchant du couteau est à la mesure du morceau à découper. Nous y voilà. Le couteau se laisse guider par la main experte de mon père, il tranche, l'œil avisé de l'homme évalue l'épaisseur avec la précision du passionné, en long puis en large, pour obtenir des morceaux cubiques, dont une seule bouchée suffit à peine à déguster. Alors que le noble amas se laisse préparer, le couteau claque sur la planche en bois, tchak, crap, tchak, crap. Et moi, sous la couette des dimanches matin, dans un demi-sommeil, je laisse mes oreilles et mes narines inspirer mes papilles. Le bal n'est pas terminé, les tiges du persil virevoltent et perdent la tête, l'ail dans sa robe blanche valse jusqu'à en perdre la raison, le curry se mélange au velours de la crème, et mon père essuie ses mains sur son tablier blanc. Louis ne joue plus. Place à Miles Davis. Les bouteilles de Château-Neuf du Pape sont débouchées, goûtées par le connaisseur. J'ai entendu le clop du bouchon libéré du gosier de verre, le gobelet à pied sorti du buffet et posé sur la tablette, à côté des fioles de vin. C'est le signal. Je dois être présentable. Propre et habillée de manière correcte. Lorsque je fais mon entrée, il me regarde des pieds à la tête, satisfait, me fait signe d'approcher et me tend une cuillère, la cuillère à goûter, que je m'empresse de tremper dans la sauce sous son impulsion: «Alors, qu'en penses-tu»? C'est toujours délicieux, mais je satisfais ce jeu tendre entre nous, en lui proposant d'ajouter une pointe de ce poivre noir caché au fond du placard.

Caroline Despont

RITUEL II

Le postier de mon enfance porte l'uniforme gris et le képi fier. Je l'attendais assise dans la cuisine de ma mère les yeux rivés sur l'horloge. Une minute avant que la grande aiguille marque les neuf heures, la porte de l'entrée de notre immeuble s'ouvrait, j'entendais ses pas dans l'escalier jusqu'à notre palier qui se trouvait au dernier étage. Pendant son trajet, je bondissais de ma chaise et courais à la porte, m'arrêtant net en posant la main sur la poignée. Je voulais être certaine de lui ouvrir avant qu'il ne songe à actionner la sonnette. Je gagnais toujours à ce jeu que moi seule pensais connaître, si bien que lorsque la porte s'ouvrait, son index restait suspendu dans l'air. Tous les matins, il me souriait. Même ses yeux me souriaient.

J'aimais, plus que le courrier qu'il contenait, la robuste et large sacoche en cuir brun que le facteur portait en bandoulière. L'épaisseur et les émanations de la peau du bagage me troublaient, l'objet était pour moi, j'en prends conscience aujourd'hui, symbole de virilité. Je laissai

donc entrer le postier dans la cuisine et appelai ma mère. Si j'avais de la chance, il lui amenait le salaire du mois. Alors il sortait de sa besace quelque chose de tout aussi fascinant; la bourse. Ce porte-monnaie était constitué d'un carré de peau beige d'une grande souplesse. Fermé, il ressemblait à un baluchon dont on avait rassemblé les quatre coins à l'aide d'un cordon de cuir. Il émanait de cette chose, un parfum mêlé de bois, de terre labourée et de métal qui contrastait avec la finesse de sa matière. Dans cet objet, résidaient en parfaite harmonie, la douceur féminine et le pouvoir masculin. Je percevais toute la difficulté de cette alchimie. Ma mère invitait le postier à prendre place. Les matins de salaire, elle lui offrait un café, ce qui me laissait tout loisir pour observer les objets de ma convoitise. Ils bavardaient de choses et d'autres pendant que le breuvage chauffait. Il avait posé son képi sur la table, desserré sa cravate réglementaire et disait "tu" à ma mère.

Puis il déliait le lien de la bourse qui par sa bouche géante libérait une multitude

de billets de banque pliés en quatre. Ils semblaient virevolter comme des papillons au printemps. Des pièces de monnaie de différentes tailles alourdissaient le fond du porte-monnaie, celles de cent sous étaient les plus nombreuses. J'adorais le cliquetis que leur proximité engendrait, alors que le postier comptait ce qu'il devait verser, à l'aide du bordereau libellé au nom de mon père. Je crois me souvenir que ce dernier avait octroyé une autorisation à ma mère, afin qu'elle puisse recevoir l'argent en son absence. Elle vérifiait avant de signer le précieux document en guise d'accord.

Le postier refermait le trousseau à peine délesté en rassemblant les angles pour les enfermer dans le lien de cuir et le glissait dans la virile sacoche. Il prenait soin de resserrer sa cravate, ajustait le képi sur sa tête et saluait ma mère d'une poignée de main amicale. Ses doigts pinçaient légèrement le bout de mon nez et laissaient errer autour de moi cette odeur si particulière, mélange de bois, de terre labourée et de métal.

Caroline Despont

rêve

L'est n'a pas encore sonné le glas du jour, bien qu'il s'en approche. Les vives ombres de l'esprit diffusent les symboles de l'âme et délivrent les messages de l'inconscient. Je suis étendue dans la pirogue longiligne que des êtres sans visages, auréolés d'une lumière ardente, font glisser sur le fleuve qui abreuve la forêt. Les arbres brillent d'un vert gorgé d'eau, leurs troncs sont larges, parés d'une écorce ancestrale cuivrée et de reliefs acajou. Leurs aspérités dessinent des figures de la mythologie, fières et sûres de leur mission divine.

J'écoute le bavardage de la pagaie avec les méandres liquides, alors que sa peau rugueuse fend la surface lustrale. L'embarcation est façonnée dans un bois coriace, entre le brun terre et le gris foncé, mon corps se love en son extrémité la plus ronde et je m'imprègne de son parfum comme on s'imprègne de l'innocence retrouvée.

Enveloppée dans le paysage foisonnant de ce monde

souterrain, je vogue, libre, dans une apesanteur irréaliste malgré cette seconde de conscience qui me rappelle que je vœux me souvenir des moindres détails. Je repars, parce que là où les ombres m'emportent réside ce que je ne sais pas de moi. Ceux qui m'entourent ne parlent pas, ne me regardent pas, seuls leurs dos à la peau noire, aux contours carrés, leurs épaules larges, leurs omoplates saillantes, rassurent les angoisses salées au coin de mes yeux. Nous naviguons des heures jusqu'à la clairière, cette oasis espérée. Ils me tendent la main, je franchis sous leur bienveillance le pas sur la terre ferme et lourde. Des enfants courent à ma rencontre, s'élançant dans mes bras et la joie se respire dans leurs cheveux. Le bonheur, se goûte dans les mots qu'ils m'adressent.

Ils me conduisent jusqu'à une hutte ronde dont l'intimité se cache derrière un épais tissu bleu turquoise. A l'intérieur, se trouve une femme, ridée. Son regard abyssal m'attend, elle m'invite d'un signe de la main à prendre place sur le sol. Devant nous, brûle

un mélange d'herbes et de sel qui dégage un parfum piquant et vivifiant. Aussi étrange que cela puisse paraître, deux grenouilles vertes, porteuses de globes disproportionnés aux contours rouge éclatant, siègent de part et d'autre du buste de la guérisseuse. Mon corps n'est qu'une ombre dont le poids s'est évanoui près de la pirogue. Ma conscience a pris ses quartiers dans les sous-sols de son propre voile, voisine de mon âme, elles boivent le thé et savourent les biscuits de mes entrailles. Je n'entends pas leurs propos, et malgré les interrogations clamées, aucune d'elles ne

semble remarquer mes efforts. J'agite mes bras, ouvre ma bouche, béante, remplie de mots détachés qui s'empressent vers la sortie.

Ma tête dodeline.

Une sirène hurle.

Mes yeux s'écarquillent.

Mon torse se dresse.

A l'est, le soleil se lève.

Caroline Despont

LE FLON AVANT

Tapi au fond du vallon le flon avant

Sa sombre et mystérieuse atmosphère

Attire les talons aiguilles

Et les bourses pleines

N'y va pas,

N'y va pas la nuit !

DESOBEIR

Errer dans les ruelles blâfardes

D'un jet d'œil attrapper l'homme sur la femme

Le deal blanc dans les narines

DESOBEIR

Se nourrir de l'interdit

S'en remplir les tripes

N'y va pas !

Au matin

Respirer les restes

Chercher où se garer entre les échoppes des artistes et quelques notes de musique

Rebondir sur l'asphalte blessée des souffrances balayées

RESPIRER

Son teint livide

Son haleine d'hier

Les empreintes vomies

Les étreintes pourries d'amour malsain

RESPIRER

C'est là que se joue ce que personne ne veut voir

Ce que tout le monde possède

Le noirâtre cirage aux entournures de nos âmes

Toutes les âmes je vous dis !

Sous les lampadaires cassés de nos consciences endormies

Se lèchent et se purlèchent les démons de nos ancêtres

N'Y VA PAS

N'Y VA PAS LA NUIT !

DESOBEIR

Accessible jouissance du lâche

Diable qu'il est bon d'aguicher l'œil de la femme sous l'homme

Combien de mondes peuplent le monde ?

Voile levé sur tes entrailles

Spectateur qui cherches-tu ?

Toi qui t'es engouffré tel un nuage puissant dans les veines du mendiant

Toi qui a pénétré le symbole de nos vies avec pour seul désir la possession de ta luxure

RESPIRER

Dans les bas-fonds de la ville

Dis-le que c'est là que c'est bien là que tu te sens

VIVANT

Caroline Despont

La ballade de Nalia

Nalia contemple l'avancée des tranchées capitalistes debout sur un sol rouge brique, étrange plastique épais, ni moelleux, ni ferme, constellé de petites bulles à la manière du pancake sur le feu. A sa gauche, un pin parasol géant composé de métal gris et souillé par les méfaits de l'hiver, fait mine de protéger cette immense place sans âme.

Elle se déplace avec lenteur, l'odeur de brume de ce matin de janvier lui extirpe un frisson. Au-dessus d'elle les arbres dénudés exposent leurs extrémités derrière des buildings cubiques aux teintes béton armé. Le ciel harangué par des angles pointus s'ouvre sur de timides rayons qui se reflètent dans des fenêtres impersonnelles. Nalia regarde plus haut pour sortir de l'univers orwellien que l'endroit lui inspire. Sa déambulation l'emporte dans un circuit émotionnel oscillant entre désespoir et joie. Elle s'engouffre dans un tunnel dont les parois sans couleur affichent une culture omniprésente et vivifiante. Eviter de se fier aux apparences ! La ville a bien une conscience, les artistes de tous bords en sont le poumon. Joie. Puis désespoir, devant la bedonnante porte vitrée automatique, placardée de ce disque blanc à bordure rouge qui interdit, son entrée aux chiens, de fumer, de téléphoner. Nalia n'y pénétrera pas et n'aura jamais l'occasion de remercier la jeune réceptionniste de son amabilité. Fuir. Vite, trouver un bistrot accueillant où se réfugier. Elle regarde alentours et s'horrifie du patronyme dont ce café est affublé, littéralement, chien-taureau ! De quoi la faire détalier à toutes jambes. Face à l'établissement qui abrite déjà des buveurs de bière trône une galerie de renom dédiée au 7^e art. Un nuage de voix monte des marches du parking souterrain, aigües, basses, teintées d'accents latins et de mots du terroir. Des cheveux blonds, bruns, des corps petits, gros, des peaux jeunes, vieilles, blanches, noires, métisses, déboulent en masse sur la place et se ruent à l'intérieur de cette salle aux 5 lettres jaune et noir. Une fois extraite de ce couloir humain, Nalia reste béate devant une toile d'araignée géante articulée tout autour d'un énième cube métallique. Le toit plat de l'édifice est habité de parasols anthracite oubliés qui tentent de survivre au froid. Des ouvertures hexagonales percent cette voilure animale. Nalia respire mal. Elle ne se sent pas à sa place dans cet endroit électrique. Une des tours du Palais de Justice de Montbenon lui offre du répit. Elle se dessine en haut de l'angle droit de la boîte arachnéenne. L'œuvre

de style néorenaissance surplombe le monde moderne avec toute la grandeur qui sied à un édifice du 19^e siècle.

Nalia continue sa progression vers un étalage surprenant de malles anciennes, postées sur un quai d'entrepôt. « Port Franc » trône en grand sur la façade, en lettres street art rouge vif et lisière noire. Un parfum épicé et masculin chatouille son odorat sensible. Elle se précipite dans cette oasis improbable: « la malle aux trésors », reprend son souffle et retrouve le goût des belles choses. Les objets exposés témoignent du talent de celui ou de celle qui restaure le passé. Nalia imagine les secrets des cuirs robustes, marins des siècles derniers, se glisser dans l'oreille du penseur de plaies pendant l'assouplissement au savon glycéринé, suivi de la profonde caresse d'une huile réparatrice. L'espace d'un instant, le vent marin et son auréole salée emportent Nalia sur le lieu de sa naissance. Mais déjà, sous l'œil du vendeur méfiant, elle doit revenir sur ses pas et descend les quelques marches qui découlent du quai. Le brouhaha de la foule pressée la sort de sa rêverie. Là voici face à une boîte de fer géante, de forme rectangulaire, une cabane de chantier, bleu roi, dont la devanture indique en lettres jaune vif « Prévention – Infirmerie ». Quelques mètres plus haut, trône sur la façade, une pieuvre rose libidineuse aux yeux turquoise globuleux. Sa guitare basse entre les mains et ses fesses musclées invitent le badaud à une débauche rock n'roll sur vinyle noir. Cette paroi racole les noctambules des quatre coins de la Suisse Romande depuis au moins 20 ans.

Nalia se fige lorsqu'elle entend son prénom résonner à ses oreilles ! L'escapade solitaire s'arrête là. Sa maîtresse, Gabriella, flamboyante et talentueuse contrebassiste, élève de l'EJMA, allonge ses jambes interminables dans sa direction, brandit la laisse de cuir rouge suspendue à ses doigts vigoureux et lui décoche un sourire qui traduit le soulagement de la retrouver saine et sauve.

Le froid les transperce soudain. Elles fuient les grues jaunes complices de transformations spectaculaires pour leur confortable appartement quartier St-Roch. Seule la mère de Gabriella se souvient du Flon comme d'une liberté perdue. Elle évoque souvent ce royaume où les artistes décalés étaient princes pour les princesses, et où les vies marginales faisaient planer dans les allées une atmosphère mystique.

Caroline Despont

Abribus

Elle aurait dû prendre le train. Cette ville déteste les voitures et en fait payer le prix aux usagers. Se garer coûte un bras. Son attention est figée sur le trafic très dense de cette fin de journée ensoleillée, pressentie comme la dernière de l'été.

Le feu vire au rouge, son pied droit appuie sur la pédale de frein, elle rétrograde, seconde, première, la voiture s'immobilise. Sous l'impulsion de la conductrice, le toit panoramique ouvre sa bouche grande sur le ciel et accueille une brise bienvenue. Un coup d'œil sur l'horloge de bord lui indique qu'elle n'est pas en retard. Ses pensées vagabondent jusqu'à la nuit dernière ce qui intensifie la douceur naturelle de ses traits. Au sein de sa rêverie, l'arrière-plan de sa conscience récupère son attention, des rythmes musicaux montent à ses oreilles. Elle tourne la tête sur sa gauche et là sous l'abribus, trois jeunes gens sourient, dansent et marquent la cadence d'une chanson française populaire des années 80, que diffuse leur smartphone. Autour d'eux, les nombreux

prétendants au bus affichent sur leurs visages un vide sidéral, les yeux accrochés au bitume sous leurs pieds.

Elle fixe les jeunes gens avec un sourire chaleureux en espérant capter leur attention. Bingo! L'un d'eux pointe un doigt sur la conductrice tout en s'adressant à ses amis. La liberté d'être, affichée jusque-là, fait place à la gêne, les bouches juvéniles se déforment, les yeux s'ahurissent, les mains et les corps stoppent leurs ondulations.

Devant elle, les véhicules reprennent le mouvement, la jeune femme utilise les trois secondes dont elle dispose, avant de continuer sa route, pour leur lancer avec enthousiasme :

«Continuez, vous êtes beaux, ça fait du bien!»

Sa voiture s'enfonce dans la circulation et ses pensées reprennent leur flux. Elle se concentre sur le but ultime de ce trajet, écrire sur sa ville.

Caroline Despont

Flânerie

La nuit est tombée pour remplacer la lumière du soleil par les lampadaires citadins. La température fait fleurir de minuscules bulles sur la peau de nos avants-bras, assimilant notre chair humaine à celle de galliformes.

Vêtue d'un épais gilet, elle décide d'emprunter le chemin le plus long pour retourner à sa voiture pourtant proche. Elle aime s'octroyer de temps à autre une flânerie dans les rues de sa ville, s'imprégner de son atmosphère au moment où les travailleurs ont terminé leur repas et s'avachissent devant leur écran de télévision, juste avant la bascule dans la légèreté de la vie nocturne.

Cet atelier d'écriture, elle en est certaine, lui réserve des surprises. Ses pas ont foulé les pavés de la cité un million

de fois, de nuit comme de jour, certes, mais en connaît-elle les secrets les plus intimes ? A-t-elle parcouru toutes les ruelles empruntées par les amants des siècles passés ? L'entend-elle respirer de son souffle profond cette grande dame aux courbes chaotiques ? A-t-elle frôlé son âme, n'en serait-ce qu'une infime portion ? non, le constat est là, elle n'a qu'une perception du contenu des entrailles de sa ville.

Ses pas l'entraînent vers la colline qui abrite les bâtisses en vieille pierre, elle erre, tête en l'air, sous le ciel percé par des maisons qui pour certaines, datent du Moyen-Âge. Les lumières s'affichent derrière les fenêtres des vies des autres, un homme fume, accoudé à son balcon de style baroque. Elle approche de l'Evêché, croise des groupes

épars de jeunes gens apprêtés et s'engage sur l'esplanade de la Cathédrale qui surplombe la ville. Le lac, en contreplan des toits pittoresques, croissant de lune serein, transcende la côte française qui borde son rivage sud.

Elle emprunte l'escalier de bois non loin de là et amorce sa descente vers le centre marchand où l'attend son véhicule. Aux abords de la Tour Métropole, les dernières marches qui mènent au Flon, recueillent un jeune homme endormi sur son baluchon. Les premiers éclats de voix surgissent, accompagnés des sons étouffés de musiques à la mode propulsées par les clubs du quartier. Il est temps de retrouver le calme de sa campagne proche.

Caroline Despont

Lausanne est une petite ville qui se prend pour une grande.

« Lausanne est une petite ville qui se prend pour une grande, » s'exclame mon amie. « A l'heure de la construction de son Métro, Lausanne était la plus petite ville au monde à en posséder un! » J'adore le métro, bien qu'il nous empêche de voir le lac et les montagnes pendant les déplacements. La ville grouille de monde et de véhicules, un métro, ça s'impose. Mais que Lausanne, cette petite ville, bien suisse, bien classique, ait eu des étincelles de génie, me ravit. Le métro en est une, le développement de l'EPFL, de l'Uni, une autre qui apporte un vent de jeunesse, et surtout de l'intelligence pour essayer de rendre le monde et la vie meilleurs.

Pour revenir au métro, j'aimais beaucoup le nom de Funiculaire qui dans notre temps pressé a du céder son nom à « Métro » plus court, de compréhension immédiate. A la station, en silence, debout face à une porte vitrée chacun regarde droit devant lui, sans voir, en attente du Métro. La porte s'ouvre sur un récipient vitré rectangulaire muni d'assises tout autour. Cependant, il y a surtout de la place pour les passagers debout. Le confort, la satisfaction du client ce n'est plus très à la mode. Et puis il y a tout ce monde à déplacer. Mais dans cet espace confiné, les riches et les pauvres se côtoient, les jeunes et les vieux aussi, l'ouvrier comme le professeur d'Université. Tenez la ligne 1 s'arrête à l'EPFL pour déverser et pour accueillir des foules d'étudiants. Ici on se parle parfois, il m'est arrivé d'occuper un petit espace comme un bref et riche échange avec trois jeunes hommes dont la vie est bien différente de la mienne. J'ai pris le métro à Ouchy-Olympique – Jordils – Délices – Grancy – Gare – Flon. Arrivée. Du Lac au Centre en

quelques minutes, sans bouchons, sans stress. Et ceux qui arrivent à Lausanne par train le métro les attend aussi! Lac ou centre ? A choix. Et alors une fois de plus ils se trouvent devant la porte du métro, sous terre, en silence, debout face à une porte vitrée chacun à regarder devant lui sans voir. Arrive le métro, la porte s'ouvre... Les autres petites villes, surtout les villes de petite taille, devraient en construire un immédiatement et devenir à leur tour « la plus petite ville au monde qui possède un métro ».

Arrive une autre amie. Elle est encore de passage dans la ville de Lausanne. Elle a du quitter son pays qu'elle adore. Lausanne pour elle ce sont des gens qu'elle admire. Bernard Fibicher, l'excellent conservateur du Palais Rumine qui fermera bientôt ses portes pour se transférer près de la gare. Sans doute que dans son nouveau musée, M Fibicher saura organiser des expositions de grande ville pour Lausanne, elle qui refuse de faire cas de sa taille. Mon amie adore aussi Omar Porras le metteur en scène, acteur, directeur du TKM qui apporte à lui seul tout l'enthousiasme et toute l'exubérance de l'Amérique Latine, qui nous fait découvrir des merveilleuses pièces de theater, qui apporte le monde entier du theater dans la petite ville de Lausanne. Si mon amie était arrivée plus tôt dans la ville de Lausanne, elle aurait adoré Maurice Béjart à qui Lausanne a eu l'intelligence de s'ouvrir. Oui, Lausanne, une ville pas bien grande, classique, bien suisse qui a parfois des moments de génie.

Gabriella Dalla Favera-Signer

ECRIRE LAUSANNE.

C'est quoi l'écriture pour moi ?

Écrire c'est penser. Quand on écrit, on dit ce qu'on pense. Ça sert à quoi sinon d'écrire ? J'aime prendre un sujet. Je vous fais un exemple. Les derniers mois j'avais une pensée récurrente : partout je nous trouvais trop nombreux. Ce n'était pas ainsi il y a quelques années encore. Les Suisses ont peu d'enfants et pourtant, partout il y a du monde la population suisse augmente rapidement, régulièrement. Les trains sont bondés à toute heure, en ville, quand j'étais jeune, pendant la semaine et les heures de travail il y avait peu de flâneurs, rare étaient les hommes. Aujourd'hui à toute heure on est dans la foule. Et hier à la télévision la correspondante de Bruxelles racontait que les pays de l'Est avaient tous refusé de prendre le quota de réfugiés qui leur avait été attribué. Elle n'a pas parlé des autres pays, faut croire qu'ils ont fait selon les désirs de Bruxelles. Aujourd'hui donc, j'avais envie d'unir les deux sujets. Quel est l'effet des réfugiés accueillis sur notre population. Si nous prenons 40'000 réfugiés chaque année, nous ajoutons plusieurs villes suisses chaque année sur notre carte géographique. Avant d'ajouter les naissances à ce compte, je calcule qu'en 10 ans, nous augmentons de 400'000 personnes ce qui équivaut à une très grande ville Suisse. La ville de Zürich en compte 1,3 mio avec l'agglomération, mais toutes les autres villes suisses sont plutôt entre 70'000 et 150'000 habitants. A moins que nous ajoutions 40 villes de 10'000 habitants, le nombre minimum requis pour être ville en Suisse. Voilà le motif d'écriture du jour. Je vais continuer à tisser cette pensée ou une autre, et si je la lâche, je retrouve mes réflexions demain ou après. Parfois je me rends compte au milieu d'une rédaction que ma pensée est inintéressante ou vaine, et je la lâche, contente pourtant de l'avoir suivie.

Ecrire est un exutoire. Quand j'ai des problèmes plus grands que moi, la plume crie, pleure, avec moi, elle me montre le chemin pour entrer dans la douleur et bien après, celui pour en ressortir. Et quand j'ai peur d'affronter plus fort que moi, j'écris, la plume raisonne et parfois – parfois seulement - je trouve le courage d'agir.

Gabriella Dalla Favera-Signer

ECRIRE LAUSANNE

LE REVE

J'ouvre les yeux, il pleut. Des gouttelettes forment des cercles sur la surface du petit étang, ils s'élargissent, se mêlent. Je sors dans le pré pour sentir la pluie sur ma tête, sur mes épaules, j'offre mon visage à ce ciel gris, ma peau boit l'eau dont l'excès coule rapidement dans mon cou. Chaque goutte qui tombe sur la terre trouve des racines, les nourrit et sous mes yeux elle fait pousser une fleur qui se tient là, fière. Elle s'ouvre dans sa blancheur, se tourne et à côté d'elle salue sa voisine rose et une jaune de l'autre côté, toutes nées de la dernière pluie. Mais la gouttelette a nourri aussi les racines des buissons et des arbres et là, sous mes yeux toujours, pousse une forêt qui maintenant se love autour des maisons de la ville. Plouf une des maison monte comme en ascenseur ou comme le gratin dans le four, la voici qui se trouve sur une colline. Une autre et encore une autre, des collines instantanées, l'image de la ville s'adoucit. Chaque maison est entourée d'arbres, de prés, d'autres maisons, les poules jacassent, le chien ne manque pas, les enfants non plus et ainsi ma ville s'est transférée en campagne, en contre-courant, miracle de la pluie, de goutte après goutte qui forment des cercles infinis des miracles à l'infini, comme dans un rêve.

Gabriella Dalla Favera-Signer

LAUSANNE

D'un pas accéléré par l'impatience et la curiosité je traverse le tunnel pour piétons. Au début, debout un grand, beau jeune homme noir scrute l'arrivée, au bout trois autres à égale distance comme trois piliers avec dans leur dos une belle mosaïque de couleurs vives en font autant, leur regard perce le tunnel abandonné. Dialogue intérieur. Menace – sois pas ridicule - pas pour toi. Ils guettent quelqu'un, peut-être pas un ami. A la sortie de beaux et fiers immeubles fin 19^{ème} ou début du 20^{ème} siècle. Je vire à droite direction marché. Près d'un parvis de maison genre mini temple grec un banc en demi lune entoure le côté lac d'un jeune arbre qui s'adonne au soleil. Ainsi que les hommes assis comme des oiseaux sur un fil électrique. Le plus âgé, chapeau vissé sur la tête, cou raide, écharpe, col boutonné haut, regarde droit devant lui, les deux jeunes consultent leur portable, un grand quinquagénaire habillé jeune, le regard alerte, reste debout devant le banc, un tout petit chien en laisse. Il s'assied. Dans leur dos l'entrée du National, bistrot, CHF 5.- la portion de frites. Sur sa terrasse des hommes. Seuls ou à plusieurs. Une seule femme. Elle détonne. Premiers stands de fruits et de légumes. A gauche deux tables. Des jeunes vendent les pâtisseries fait maison pour financer leurs projets. 5 habillés tout en noir espèrent Orlando, les championnats de pyramides humaines Cheerleading. Photo. Une figure à deux étages humaines derrière leur table pleine à craquer de gâteaux. A l'angle le marché bifurque. Rue Saint Laurent. Elle descend. Devant le beau mur ancien les légumes se présentent dans de belles corbeilles ovales en osier, toutes pareilles. Urbain, soigné, suisse. Courges, butternuts, tomates, oignons, salades, confitures, citrons, pommes et pomme de terres. Arrêt. Un stand de pain aux grains anciens. Y règne un jeune homme habillé moderne et traditionnel à la fois. Lunettes, béret à carreaux, habile de la balance. Je craque. La rue monte. Une splendide vieille dame en jeune fille. Jupe rouge carmin lumineux à plis, le jupon ciel dépasse légèrement, basquettes blanches, veste blanche, et autour des cheveux gris longs dressés en chignon décoré et enrichi d'un foulard

une grande visière rose pâle. Dans la main gauche deux gros tubes vert phosphorescent pour faire des bulles de savon. Ca monte. Midi. Les cloches de la Basilique de Saint Valentin saluent dans l'indifférence, la belle croix bénit. Un grand nombre de bancs de légumes et fruits alignés sur la place. Saint Valentin tire à gauche, le marché à droite. Je passe devant une longue queue humaine attendant le bancomat. Des femmes, en pantalons, sans exception. Plus loin de petits bus, les bouchers. Ailleurs en Suisse, je n'en ai pas vu au marché, sauf pour des saucissons ou la viande séchée. Ici 6 ou 8. Irrésistible. La Basilique de Saint Valentin à gauche toute en hauteur appelle. 50 marches plus tard, 4 majestueuses colonnes s'élèvent, autre temple grec ou romain du 19^{ème} pourtant. Tout est beau et harmonieux, moderne. La belle porte centrale est fermée. Les fidèles accèdent par une porte latérale. Une vingtaine de jeunes debout bouchent le passage, un jeune prêtre les appelle par leur nomnom. Un à un ils pénètrent dans l'église ou les attend un autre prêtre vêtu d'un chasuble blanc de cérémonie. Ils sont solennels, ennuyés ? Demain jour de la confirmation. Places assignées aux premiers rangs. Belles chaises en bois larges, légères et confortables. Confirmant – parrain – confirmant – parrain. Parrain chaise vide. Le prêtre en habit se pose du côté gauche de l'Auteuil devant un micro. Il énonce trois noms à consonance africaine. Les rayons de soleil tombent multicolore à travers les beaux vitraux. S'avancent deux garçons, une fille. Instructions précises. S'incliner demain, parler dans le micro, « noon, pas comme ça, » à distance précise, le faire lentement, les jeunes sont café au lait, latins, africains et quelques locaux. Ambiance de paix, de recueillement, une beauté saisissante. Les vitraux, les colonnes, le sol, le volume et la mosaïque byzantine. Eglise active. Bouquins à vendre. « Monsieur le Curé fait sa crise » à CHF 14.-. De l'intérieur la porte principale pour quitter le lieu est ajourée. De l'extérieur elle prétendait le bronze. Toujours l'impatience pousse, l'heure avance, je dévale l'escalier et descends vers la Place de Chaudron.

Gabriella Dalla Favera-Signer

Autoportrait

Dans le miroir Annie ma nounou slovène a la bouche de travers, dans le miroir seulement.

Miroir, mon beau miroir, tu sèmes le trouble d'ailleurs mon miroir. Transformes-tu, déformes-tu avant de renvoyer une image ? La symétrie, l'asymétrie sont elles des jeux pour toi ?

Faire bonne figure, carte de visite couramment présentée aux autres.

J'aime les silhouettes vues de dos, quelque chose de pur, de spontané s'en dégage.

La personne tirée à quatre épingles, qui ignore le faux-pli de cheveux ou de tissu à quelque chose d'émouvant. Le verso est plus humain que le recto, moins

trafiqué, il gagne en poésie. Entre les deux il y a le profil, les profils.

Autoportrait il a dit que c'était l'exercice à travailler ?

Certains travaillent leur revers d'autres leur sourire, d'autres encore qui habilement savent tourner le bon profil à la caméra.

Sur son C.V indiquer tout ce qui est bien comme il faut, mettre en évidence la normalité, le standard c'est la tendance. Inspirer confiance sans faire trop de vagues.

Pourquoi ne pas présenter aussi son côté obscur ? Les épreuves qui font grandir, qui forgent et façonnent sont rarement lisses ni sorties tout droit d'un conte de fées.

Le décalage entre la bonne façon qu'il est de bon ton d'afficher pour « sauver les apparences », et le masque qui tombe de retour à soi ou à notre beau miroir.

Sans se voiler la face, il y a ici une zone d'ombres, de lumière, de relief, de consistance, où la dualité navigue en prise avec les doutes, les complexes, les espérances.

Autoportrait il a dit, il m'emmerde avec son autoportrait. On s'auto coltine au quotidien, il faut maintenant le décrire pour qui, pourquoi ?

Pour réfléchir tordu comme des miroirs ?

Christine Godoy

L'horlogerie de la Rue du Maupas

A quel numéro était-ce, je ne me souviens pas mais je vais reconnaître la vitrine, un peu à droite après le coin de la rue il me semble.

Sur le trottoir de gauche en montant l'avenue de Beaulieu, je longe le commerce d'accessoires pour personnes handicapées. Esquisse un sourire triste au passage de l'affiche de Mix et Remix qui s'y trouve. Celle où la femme sort de la mer, le bas du tronc que l'on devine ensanglanté et lance à son mari qui sirote un cocktail, « C'était pas des dauphins ».

Il était né en 58, il est parti à 58 ans, je l'ai lu quelque part. Il a sonné le glas et il n'a plus sonné. Je presse le pas, m'occuper de cette montre qui attend d'être révisée depuis plus d'une décennie me paraît soudainement urgent.

Pas de doute c'est là, mon chien m'accompagne ou l'inverse, je me demande si il était adéquat de l'emmener. En poussant la porte de l'horlogerie, je vois immédiatement une gamelle d'eau posée au sol, au pied d'un bureau.

Ces petites choses qui donnent le sentiment d'être au bon endroit, au bon moment. Mais je ne laisse pas Twin Peaks le terrier de Boston boire pour autant, plus convaincue de sa fragilité intestinale que de la fraîcheur de l'eau entreposée.

La mini montre chrono achetée d'occasion, ici-même presque jour pour jour, il y a 22 ans, avait été déposé dans la boîte aux lettres de l'horloger la semaine dernière par mon amie Francine. Pour les 18 ans de ma fille, elle lui avait d'ailleurs offert un hippocampe en or, qui vient de cette même horlogerie. Un an déjà, ce cadeau bijou, clin d'œil à un tatouage que je porte sur le flanc, solidaire au masculin, qui avait aussi pris un gros ventre pendant ma grossesse.

Choisie juste avant un congé sabbatique de trois mois, durant lequel j'avais décidé de partir seule en voyage. Elle était devenue ma fidèle et rassurante complice de poignet gauche. Dans les airs, sur terre et bien évidemment dans chacune de mes plongées dans les eaux des Philippines. Une fois ses heures de gloire passées à mes côtés, je la portais encore de temps en temps mais elle ne trotta plus avec le même rythme, régulier et ponctuel. Il faut que je l'amène à la rue du Maupas, me suis-je intérieurement répété comme un mantra au fil des années.

Tout en constatant que cette horlogerie lausannoise me ramène dans le passé autant qu'elle me rappelle à la mer, mon regard de myope se pose sur une guitare ancienne à plat sur la table de verre. Une ravissante guitare hawaïenne dans son étui. L'horloger me raconte, qu'il ne peut plus en jouer, arthrose et arthrite l'en empêchent, il l'avait achetée en 1953 à un Monsieur Chatagnier, que ce monsieur l'avait lui même achetée d'occasion à Paris bien avant cela.

Le nom de ce monsieur m'est resté car il me renvoyait aux châtaignes et à l'automne 2017 qui s'amorçait.

Le temps coule, et s'égraine quoi que l'on fasse, ou ne fasse pas, quoi que l'on remette à plus tard encore et encore à plus tard.

Mais tard, c'est parfois le moment juste.

Il souffle dans l'horlogerie de la rue du Maupas, un vent d'ici, un délicieux vent d'ailleurs aussi. Un lieu hors du temps et du cadre, un instant que l'on se surprend à souhaiter suspendu.

Ici même où la question est loin d'être considérée à la légère.

Christine Godoy

Jour de marché

Quel beau soleil d'automne, assise à la terrasse du National je lui tourne le dos et sens sa chaleur m'envelopper. Je l'apprécie comme une dernière fois, un dernier repas de condamné à l'hiver.

Le mois d'octobre affiche 7 au compteur, que l'on multiplie par presque 3 pour avoir les degrés, le genre du jour est un samedi, le jour de Saturne mais surtout, jour de marché. Difficile d'imaginer que le coin peut être désert et silencieux à ses heures. Parce que ça y va, il faudrait un 200 pistes pour isoler chaque son ambiant. Ça me donne le vertige d'essayer de les répertorier dans ma tête.

C'est qu'elle a besoin du café numéro 2 accompagné d'un verre d'eau ma tête. Petite course pour attraper le train qui m'emmène à Lausanne ce matin mais trop courte nuit pour ne pas m'en souvenir, de la course.

Peut-être c'est clair pour vous mais aujourd'hui avant le 2^{ème} café, rien ne le sera pour moi. Le voilà qui arrive au bras d'un homme, pimpant dans une tasse rouge dont le bord épais ainsi que son intérieur sont blanc. Rouge, blanc et tout noir. Comme les deux sachets de sucre, que je soupçonne trop blanc pour y toucher, qui sont côte à côte sur la sous-tasse. Y sont représenté un garde tenant une lance de la main gauche, une choppe de bière dans la droite, le drapeau bicolore suisse en guise de blason assorti au chapeau frou-frouteux qui lui couvre le chef. Pourtour au trait noir sur rectangle blanc comme neige, le National écrit en dessous. A l'identique, son garde jumeau sur le 2^{ème} sachet, c'est presque une armée et ça pose l'ambiance me dis-je ! Tout en balançant par terre les glaçons de mon verre d'eau, dont je n'entends ni le son qu'ils font en tombant sur le sol ni celui du verre que je repose pourtant franchement sur la table.

Cette dernière est en plastique solide cherchant à imiter des planchettes de bois de diverses tailles et couleurs. Un effet qui se voudrais décontracté, un rien bohème mais qui est raté car les fausses planchettes de bois rouge sont à l'identique du rouge de la tasse. Le trop assorti tue l'ensemble, exit le coté négligé-recherché un peu canaille mais profond, qui plaît, à moi seulement d'ailleurs peut-être...

Pas très nationale comme pensée. Je me perds dans le détail sans doute pour ne pas me noyer dans la masse d'infos ambiante.

Une tombola qui se sert d'une roue pour attirer le badaud à l'entrée d'un grand magasin de vêtements bon marché, fait un bruit de crécelle dans mon dos.

Le brouhaha semble trop élevé pour que je ne l'appelle pas vacarme. De même qu'il faut parler fort pour être ici entendu, il faut se concentrer et penser plus fort encore pour un semblant d'ordre et de cohérence mentale.

La terrasse est presque exclusivement masculine, souriante et basanée.

La foule qui va et vient, marche de manière souple plutôt nonchalante ce qui contraste avec l'univers sonore dynamique et saturé. Un homme de couleur passe avec des cannes anglaises bleu pétant, il porte un sac plastique blanc accroché à la poignée de sa canne de gauche et une casquette sombre sur la tête. Ses espadrilles sont jaune tournesol avec des raies aux couleurs vives. Son allure est royale fendant tranquillement le peuple avec majesté.

Midi sonne de tous côtés, j'en suis persuadée à présent, la planète entière est réveillée.

Un hélicoptère surplombe le tout en passant et même si il n'était pas rouge, c'est la cerise sur le gâteau. Le brouhaha alias vacarme devient la partition presque vierge dans laquelle les troupes de cloches retentissent à 360 degrés où elles se succèdent, sans laisser aucun espace entre elles. On dit mourir d'ennui, je me demande surprise de n'être pas plus angoissée, si l'on peut mourir de bruits ? Les secondes s'enchaînent plus lentement que les coups de glas qui tonitruent de plus belle. Un bus TL klaxonne une seule fois au passage piétons. C'est le triangle de la fanfare du National !

Deux femmes arrivent avec un adolescent pour saluer les cinq hommes à la table juste devant. Quatre sont logiquement attablés, le cinquième qui me présente son dos est assis sur la chaise qui me fait face.

Il y a du soleil dans leurs visages et dans leurs voix, leurs vêtements eux sont plutôt ternes, gris, brun, noir, anonymes et passe-partout. Sortant du lot, un homme affiche des souliers que j'imaginerais portés par Corto Maltese en vacances à la mer.

Les deux femmes distribuent des bises, 3 par personnes, le jeune sert de vraies poignées de mains affichant un sourire timide qui laisse entrevoir un brin de fierté. Bientôt sera t'il attablé avec les hommes, un jour de marché ?

Je m'applique à rêvasser quelques instants dans le tintamarre alentours et suis ramenée vers mon petit groupe par un geste du jeune que je perçois du coin de mon œil gauche.

Il attrape affectueusement avec un de ses bras par derrière, pour l'enlacer l'encolure d'une des deux femmes, sa tante, sa mère ? Il l'embrasse sur la joue droite.

Elle est à présent nettement plus petite que lui.

Je suis touchée par la douceur spontanée de son élan d'affection.

Les cloches sont enfin retournées au bercail, les sons de la foule reprennent leur cours.

Un perçant « salut camarade » fend cet instant, il est suivi de peu par un rire clair de soprano.

Mais qui a lancé ce bonjour, qui la reçu, à qui donc appartient cette gorge déployée ?

Christine Godoy

Descente

La descente, c'est ce qu'elle préfère. Surtout celle-ci. Petite déjà, elle dévalait cette pente qu'elle connaît par cœur. Elle laisse les roues tourner sans toucher les freins. Dans son ventre, l'adrénaline grandit à chaque mètre parcouru. En bas, au bout de la forêt, le béton brille sous les lampadaires. Dans à peine deux minutes, elle sera sur la route éclairée. Elle fixe la lumière et profite de l'odeur des arbres qui défilent à toute vitesse. Elle prend de petites respirations pour avoir une idée claire de ce que cette odeur lui rappelle. Sur la droite, une petite allée rejoint le chemin. Elle ne tourne pas la tête pour la regarder mais ses souvenirs construisent une image distincte du paysage. A l'approche du grand chêne, elle dévie la trajectoire de son vélo vers la gauche du chemin pour éviter les petits soubresauts créés par les racines.

Alors elle sent le guidon s'arracher de ses mains. Elle s'envole dans les ténèbres, les yeux toujours fixés sur le béton brillant. Sous ses jambes, elle distingue la forme métallique qui a arrêté son vélo. Une barrière ? Le sol se projette contre sa tête. Elle a perdu ses lunettes. Elle a toujours son téléphone. Appeler quelqu'un ? Noir.

Suzanne Balharry

Lieux

Place Chauderon. Une femme monte l'escalier depuis le passage sous voie. Elle porte une belle veste verte épaisse. Elle lève la tête vers le soleil et profite de la chaleur. Elle s'apprête à traverser le passage pour piétons.

Avenue de France. Deux jeunes filles s'arrêtent devant le serrurier. Celle aux cheveux longs est plus grande que celle qui porte des lunettes de soleil. Elles sont interpellées par un homme. Sur sa chemise en jeans il porte une belle écharpe à carreaux. Ils échangent quelques paroles avant qu'il ne reprenne sa route. Le serrurier est fermé. Elles notent l'heure d'ouverture. 13:30 cet après-midi. Une des jeunes filles s'appuie contre la vitre pour jeter un œil à l'intérieur. Elle s'amuse d'une fausse porte sur laquelle sont présentées une multitude de serrures. Chacune d'elles est occupée par une clé. Son amie sourit en voyant sa joie.

Rue de l'Ale. Un petit garçon suit sa mère à l'intérieur de la Coop. Elle monte au deuxième étage. A la sortie de l'escalator, il tombe nez-à-nez avec un gigantesque dragon en peluche orange. Il le prend dans ses bras. Quand il se retourne, sa mère s'est éloignée. Elle a vu que la peluche coute 130.-. Le petit garçon a un regard triste pour le dragon avant de rejoindre sa mère.

Chez le cordonnier. Un homme est entré pour demander au monsieur de percer un trou de plus dans sa ceinture. Il s'arrête perplexe devant une machine à coudre très ancienne. « C'est américain. Ça date de la première guerre mondiale. » explique le cordonnier.

Papeterie. Une femme soulève les agendas les uns après les autres, les ouvre, les repose. Elle ne trouve pas son bonheur. Sur le point de quitter les lieux, un agenda jaune pétant attire son regard. Elle le saisit, très contente.

Place Pépinet. Je suis assise sur un banc. Je pianote sur mon ordinateur. Je cherche dans mes poches. Pantalon, veste, sac. Je trouve mon téléphone, regarde l'écran. Empressée, je me lève pour un rendez-vous.

Suzanne Balharry

Souvenir d'un autre temps

Tous les jours les mêmes trajets,
Matin et soir à bicyclette,
Parfois à midi aussi.
Pour tenir son bistrot tous les jours de la semaine,
Parfois aussi pour aller chercher les trèfles pour les lapins.
Venir manger à la maison le dimanche à midi.
Silhouette arpentant inlassablement les ruelles,
Les sacs remplis de bric et de broc.

De jour, comme de nuit, pluvieux, venteux ou ensoleillé,
Seule la montée des eaux pourrait l'arrêter.
Silhouette familière qui a depuis longtemps disparue,
Mais qui reste enfouie dans ma mémoire,
Comme un berlingot acidulé,
C'est le souvenir de ma grand-mère.

Agnès Just

Bientôt la fin de l'année scolaire et plus trop de temps pour pratiquer. Pourtant il faut faire le maximum et les journées n'ont que quelques heures à grapiller pour m'exercer à mon instrument.

Alors avant le dîner, et après celui-ci, je me remets inlassablement à la tâche. Travailler la mémoire parce que le jour de l'examen, la partition n'est pas autorisée. Pratiquer, répéter les passages difficiles, ceux où mon visage se crispé dans une grimace qui serait du plus bel effet si je passais un examen de théâtre, tragédienne plus exactement. On répète des heures,

encore et toujours, inlassablement, tous les jours de la semaine, en espérant qu'à un moment ou un autre, le pouce comprenne qu'il ne faut pas qu'il se coince entre les cordes de do et de si.

Plus que quelques jours avant "the" jour. Il faudra encore répéter ce passage de la sonate, c'est toujours trop poussif.

Mais quoi, dans l'ascenseur, un petit mot?

"Prière de ne pas jouer de piano jusqu'à 23h".

Merde alors, il y a des chances que ce gentil message me soit adressé, mais c'est con, je joue de la harpe.

Agnès Just

C'était hier soit ou plutôt ce matin très tôt, aux aurores en fait. Je me souviens maintenant. C'est pourtant tout proche mais cela m'a tellement surprise que ma chronologie en est toute chamboulée.

Des craquements, des bruissements, des hurlements, des sirènes, un vacarme tonitruant qui m'a sorti sans ménagement de mon sommeil.

Cela ne devait pas être un bruit si étourdissant puisque ma douce moitié, tendrement enlacée, à peine réveillée m'a juste dit, après lui avoir indiqué ce vrombissement incessant zébré de filaments sonores, "rendors-toi, ce n'est rien, juste la pluie qui tombe drue sur les tôles du bâtiment industriel".

Mais quand même, ce bruit trop fort, trop intense, beaucoup trop présent et persistant, il se passe quelque chose, et ce ne sont pas que des trombes d'eau.

Je me lève, maintenant tout à fait réveillée et je me glisse doucement dans le salon. Je sors sur le balcon et une chaleur bienveillante me reçoit. Une chaleur de brasier, une fournaise à peu de distance qui a commencé sous les tôles du bâtiment industriel. Et effectivement, il pleut, il pleut des crachats de lance à incendie sur ce bâtiment qui se consume. Il pleut aussi des poussières de bouteilles plastiques, une odeur âcre me vient aux narines.

Le bâtiment de recyclage du PET est en train de flamber à qui mieux mieux et ces craquements, ces sons qui vrillaient mon sommeil ne sont en fait que les poutres qui craquent d'être grignotées par les flammes et les sirènes de pompier qui crient à la catastrophe. Oui, ce n'était que ce matin, mais c'était une situation si surréaliste, que cela a chamboulé ma chronologie.

Et ce soir, j'entends de nouveau ce vacarme étourdissant, un autre bruit inhabituel qui me surprend et me fait me demander ce qui se passe. De nouveau, je sors sur le balcon et je cherche la source de ce désagrément auditif.

Et je les vois ces voitures, qui tournent en un ballet incessant, ces voitures qui vrombissent entre les bâtiments de la zone industrielle de Sévelin, ces voitures avec leurs faisceaux lumineux qui probablement illuminent des jambes gainées de résille, ces voitures qui s'arrêtent et qui repartent une fois que les petites emplettes de ces hommes mariés, divorcés, célibataires, avec enfant, sans enfants, ont été faites. Une fois que le véhicule venu au singulier repart au pluriel.

Et finalement, elle est au grand jour cette vie nocturne, celle que la ville veut repousser au-delà de ses frontières, la vie précaire et fantasmée des travailleuses du sexe.

Agnès Just

Qu'est-ce que l'écriture?

Vaste question, mais qu'est-ce exactement, pour moi, l'écriture?

C'est un festin gourmand, une orgie de mots. Je goûte les mots et les phrases comme des mets succulents. Je mange l'écrit, je le déglutis, je le digère. C'est une nourriture parfois savoureuse, aux goûts de cannelle et d'abricot, aussi sucrée que des loukoums ou alors parfois d'une fadeur sans âme. Les mots manquent alors d'assaisonnement, sont grasseillants en bouche de trop avoir été triturés, malmenés, utilisés dans un style ampoulé.

Parfois ce sont des bonbons acidulés qui titillent le palais un bref instant pour fondre subrepticement. A d'autres moments, ils laissent un goût de cendre et un sentiment nauséux, une indigestion de lieux communs, tournures de phrase éculées, un écoeuement de platitudes.

Agnès Just

Marie-Noëlle, c'est mon deuxième prénom.
Je déteste ce deuxième prénom, je le trouve moche et rétro, voir même un peu kitsch.
J'aurais préféré Noëlla, beaucoup plus agréable à mes oreilles, plus original surtout.
Mais je n'en tiendrai pas gré à mes parents, ils ont cru bien faire.
Marie pour ma grand-mère maternelle qui était aussi ma deuxième maman.
Marie pour cette grand-mère qui m'a élevée comme sa propre fille avec les douceurs liées à l'écart entre générations.
Marie pour cette mamie brioche qu'on appelait plus facilement Marinette et qui avait Gabrielle sur son acte de naissance.
Mais pourquoi un prénom composé? Pourquoi rajouter quand tout est déjà dit dans un seul mot?
Parce que le temps a été long avant mon arrivée, j'ai été attendue et longtemps désirée avant de finalement pointer mon nez la veille de Noël.
Mes parents n'ont donc pas eu d'autre choix que de me rajouter cette "particule" pour marquer ma venue, pour me faire savoir que oui, je suis un cadeau qu'ils ont reçu à ma naissance.
Donc non, je n'aime toujours pas ce deuxième prénom, mais j'aime ce qu'il représente.

Agnès Just

La nuit est calme, tout est paisible. Il a choisi de prendre les petites routes et alterne prairies de campagne, villages et sous-bois. C'est la fin de l'automne et la nuit tombée. Il observe, dans cet état d'hypnose mécanique, le reflet des phares sur les piquets de la route et les lignes traitillées du macadam. Tac tac tac, comme une horloge lumineuse, ces petits flashes brillants rythment la monotonie de son voyage.
Il est fatigué.
Conducteur prudent et expérimenté, il prend conscience soudain de courts moments d'absence et s'en alarme. Et, malgré l'envie de n'arriver pas trop tard à destination, il profite d'un chemin de traverse dans un sous-bois pour s'arrêter un moment. Faire une sieste.
Il éteint les phares, coupe le moteur, abaisse son siège et ferme les yeux.
Il rêve. Il rêve qu'il est sur une route de campagne. Qu'il traverse un sous-bois et qu'il tombe de sommeil. Il rêve qu'il s'endort au volant de sa voiture et, comme il est un conducteur prudent et expérimenté, la panique le saisit et il se réveille comme un plongeur qui aurait gardé sa respiration trop longtemps et émergerait paniqué de l'eau.
La voiture est immobile et pourtant il enfonce les freins. Rien ne se passe et la panique augmente. La nuit est noire. Il se jette sur la commande des phares.
Et il se réveille enfin, tout à fait, le coeur battant. La nuit est calme, tout est paisible.

Stéphane Le Nédic

L'affichette est posée depuis trois jours sur toutes les surfaces qui supportent le ruban adhésif.

« Perdu Minouche, chatte tigrée grise, elle porte un collier de couleur jaune et a le bout de la queue cassé. Elle est plutôt craintive et elle nous manque. Si vous la voyez ou si vous l'avez vu, merci de nous appeler au numéro... »

Et soudain, tous les petits garçons et toutes les petites filles que je croise me paraissent tristes.

Stéphane Le Nédic

Où est-il celui qui te touche ?
Il est huit heures à Lausanne
Où donc bat ton coeur flamboyant?
Il est neuf heures à Lausanne
Où sont partis nos rêves passés ?
Il est minuit à Lausanne
Où pars-tu quand tu pars ?
Il est bientôt à Lausanne
Où seras-tu quand je t'attendrai ?
Il est trop tard à Lausanne

Stéphane Le Nédic

Le nouveau directeur de la distribution des lettres de Lausanne me regarde.

Le petit chef de service est là, aussi. C'est le rendez-vous annuel, celui où je vais m'entendre répéter à quel point je suis la honte de la poste. Je suis facteur depuis six ans déjà. Pas encore titulaire, je remplace les absents. Je dois connaître une quinzaine de tournées sur lesquels je peux, potentiellement, être catapulté chaque matin.

J'aime le contact, j'aime marcher dans les rues et j'aime mon métier. J'aime changer l'ampoule de la lampe du salon de la petite vieille fripée et prendre le café à la ferme du désert où la déjà vieille locataire pose sur la table des tranches de pain épais et du gruyère terriblement salé.

Entre le moment où je quitte la centrale et le moment où j'y retourne, je suis au paradis. Le reste du temps, je suis en enfer. Allergique incurable à l'absurde administratif et l'autoritarisme de base.

Stéphane Le Nédic

Immersion dans la ville & prise de notes en solitaire

Devant moi, il y a le pont Chauderon avec ses arches blanches claires. Une lumière fraîche du soleil de l'automne est responsable de cet effet blanchissant. Comme une surexposition simulée à mes yeux qui en un battement de paupières sont déjà à une autre photographie urbaine.

Mon regard garde le focus sur ce plan et affine sa description : trois arches, bien distinctes, enjambent de leurs voutes béantes une rue que je ne vois pas. Je l'imagine, je sais qu'elle existe, bien réelle, assurément fréquentée.

Plus loin, le pont continue et reste caché à mes yeux. Il est masqué par un arbre de silhouette feuillue, bien circulaire. Ses feuilles sont à la mi-saison entre été et automne. Leur couleur verte unifie des éclats de jaunes orangés.

Sur le pont, il y a maintenant trois bus de la ville, « transports Lausannois » T.L. blanc et bleu. Deux sont à l'arrêt, un est déjà passé à l'horizon, probablement jusqu'à la gare de Lausanne.

Le bruit de la ville, si je le dissocie du tout, est constant. C'est le bruit assourdissant de la circulation continue des véhicules à moteur. Seul un bruit de klaxon puis plusieurs bruits de klaxons ponctuent et rythment cette mélodie sans fin. Elle en devient presque absente tant elle fait partie du tout citadin de cette ville vaudoise.

Ici, pas d'hommes ni de femme à voir vraiment directement. Juste ce sonore qui témoigne d'une population grouillante.

Un oiseau en ombre noire traverse ce tableau que j'observe. Le fond ciel est bleu azure clair. Un nuage a laissé quelques traînées blanches.

Un souffle brusque et inattendu du vent me fait inspirer bruyamment. En même temps, un frisson me parcourt de haut en bas. Une autre inspiration. Mon nez humide devient sonore. Ce même vent vient encore glacer mon oreille gauche. J'inspire à nouveau plus profondément. Mes reins se figent rigides dans cette sensation glaciale venue de l'extérieur. A ce moment, apaisement : le vent cesse de manière aussi surprenante qu'il est apparu. J'entends la sonorité vrombissante d'une moto.

L'air revient tenace et léger. Il soulève une des pages que je tiens de ma main gauche. J'écris debout mon carnet jaune appuyé sur une balustrade en métal. Ce lutrin improvisé est un bon appui pour faire filer ma plume.

Je suis sous une aile d'un bâtiment administratif. Les chercheurs d'emploi viennent ici. Rien de léger en substance, que du lourd... Derrière moi, la bibliothèque orange vitamine cet espace.

12h18, mes pieds sont glacés, j'ai faim. Je pose mon stylo. Je cherche dans mon sac violet de quoi me moucher du froid. Je prends ensuite un bonbon mou et noir dans ma petite boîte ronde métallique que j'emène toujours avec moi. Je savoure rapidement la douceur mielleuse sur ma langue. Il m'est délicieux de sentir cette saveur fondre et diffuser ses arômes de réglisse qui resteront en bouche une fois la sucrerie avalée.

Il me reste environ 15 minutes avant de rejoindre Marius. Devant moi, en contre bas, je vois un panneau de signalisation. Il est triangulaire bordé de rouge. Au milieu, sur fond blanc, un point d'exclamation noir. Je n'arrive pas à lire ce qui est écrit en dessous.

Comme un avertissement. Il est temps d'arrêter cette prise de notes.

Je veux encore écrire...

Le regard en contre plongée, là, nous sommes en ville sous le pont Chauderon. A proximité, la caserne des pompiers. C'est le quartier du Flon qui commence. Flonflon d'un fleuve devenu absent à force de remaniements architecturaux modernisant ce quartier de la ville. Il est aujourd'hui devenu un des plus neufs et a bien quitté ses aspects trop longtemps gris lugubres de bas-fonds. A cet étage de la ville, je vois deux voitures circulantes. Elles doivent évoluer sur une route à plusieurs voies et présélections dans une arborescence horizontale de flèches blanches peintes sur le bitum. Mes yeux parcourent une ligne aussi peinte en continue suivie d'une autre en pointillé avant de s'élever à nouveau et cette fois de l'autre côté du pont, à l'horizon le plus loin, tout contre le ciel.

Avant cela, un message sur mon smartphone me fera considérer la vie nocturne de ce Flon avec une proposition de concert au Docks. Je réponds enthousiaste et reprends ma balade visuelle. Mon imagination s'emporte. Sentiment d'irréalité planant. Je vois flotter un drapeau de la clinique Cécil probablement. Y a-t-il une piste d'atterrissage pour hélicoptère ? blason singulier ? Ma description ne peut pas le dire. Je m'éloigne en marchant et passe une zone d'ombre. J'enlève mes lunettes de soleil. Je passe devant le bâtiment B toujours administratif. Ensuite une poubelle et enfin à nouveau une zone lumineuse. Je m'arrête contre la balustrade qui m'a suivie. Un homme en marchant passe devant moi et me regarde sans s'arrêter. Il poursuit sa discussion téléphonique. Une sculpture d'André Gigon intitulée « grand Objet » et voici que j'entends Marius, vois le groupe qui l'entoure et le rejoins.

Gaëlle Gentina

Samedi matin, rue Saint François à Lausanne.

La rue Saint François est nichée en plein centre de Lausanne. Elle coupe la Grand'rue pour monter vers la place Saint François, centre névralgique des transports lausannois.

A l'intersection 3 passages piétons, et 2 feux de signalisation zèbrent la grand'rue, pour indiquer aux piétons que là, il faut tourner à droite: cette ruelle en pente leur est réservée.

Au croisement la rue dessine une sorte de V inversé. A gauche, des néons lumineux rouge et bleu forment les lettres C&A au-dessus des vitrines. A l'intérieur, des mannequins féminins aux visages inexpressifs figés dans la vitrine portent un tee-shirt blanc. Un panneau triangulaire est posé devant deux grandes portes électriques coulissant au gré du flot des clients. Au-dessus, il est écrit SOLDES en rouge.

Devant le magasin se dresse un cylindre de métal, d'une hauteur d'un mètre environ. C'est une poubelle, qui présente 2 ouvertures latérales en forme de bouches situées l'une au-dessus de l'autre. Celle plus haute est plus petite. Un homme vient d'y écraser une cigarette. L'autre, plus grande reçoit les déchets plus volumineux jetés par des piétons pressés.

A quelques mètres au-dessus de la poubelle se dresse un arbre. Il doit bien mesurer 4 à 5 mètres. Ses petites feuilles vertes commencent à virer au jaune ; elles bougent légèrement à chaque souffle de vent. Le diamètre du tronc, d'une trentaine de cm environ lui donne une apparence souple et jeune. Un accacia ?

Dn face, à la droite du V inversé, se trouve une autre boutique, avec une enseigne verticale. Il est écrit : UNITED COLORS OF BENETTON en blanc sur fond vert. Les mannequins féminins sont apprêtés avec soin dans de grandes vitrines blanches. Des portes coulissantes identiques à l'autre magasin laissent aller et venir des passantes de tous ages et de tous styles.

La rue s'élançe et monte en direction de la place Saint Francois sur une centaine de mètres. Les vitrines se succèdent et présentent différents articles et accessoires principalement destinées aux femmes: Tezenis, des sous -vêtements en coton, Ochner Shoes des chaussures habillées, Promod, des vêtements, plusieurs bijouteries, Wolford, collants et bas. Au-dessus des portes des boutiques, de vieilles enseignes en acier noir représentent une femme de profil à chaque fois différent. elle porte une robe et des colombes se pressent à ses pieds; le style est « art moderne ». Les maisons de 3 étages sont souvent peintes en gris ; l'architecture n'est pas très homogène. Un grand nombre de fenêtres, peu de rideaux.... Certaines sont dotées de volets ; la

majorité s'en passe. Par coquetterie, quelques propriétaires ont ajouté devant, une petite barrière arrondie en fer forgé, en forme de fleur. Quelques façades se protègent des pigeons grâce à des filets.

Des câbles noirs ont été tirés de part et d'autre de la rue pour y suspendre des affiches verticales d'un mètre de haut environ. Chaque affiche montre un petit bonhomme barbu avec une illustration jouant sur le mot Nain ; exemple : Nainpérial : petit homme avec un bicorne. Cela donne un air de farce à la rue, et fait sourire les passants.

Un marché se tient les mercredi et samedi matin.

Une marchande de fruits et légumes tient le premier étal, situé devant le magasin C&A. Elle l'a monté comme un jeu de construction : Des caisses en plastique vert sont utilisées pour soutenir des planches sur lesquelles sont posées d'autres caisses en plastique vert plus petites dans lesquelles sont disposés différentes variétés de fruits colorés: pommes golden jaunes, petites mandarines oranges oignons jaunes, citrons, châtaignes, raisins blancs, kaki, noix... puis les légumes: poireaux, salades, céleris, carottes, navets, poivrons jaune et rouge.

Des piquets placés de chaque côté du stand soutiennent des tentures en plastique blanc pour protéger de la pluie ou du soleil. Une dame blonde d'une quarantaine d'année se tient derrière les caisses en plastique ; elle est engoncée dans un gros blouson bleu et une paire de jeans gris; il fait beau et froid aujourd'hui, joli samedi d'automne. Elle mesure 1.65m environ, les cheveux mi-long tombent en cascade sur ses épaules. Malgré un visage plutôt doux et ouvert son expression est réservée; elle ne sourit pas, et garde la tête baissée. Elle tire de grandes bouffées sur une cigarette blonde, insensible au flux des passants. Des clients s'arrêtent devant l'étal, et repartent après quelques minutes, surpris par son indifférence.

Le stand suivant un peu plus haut est tenu par 2 jeunes gens. Ils proposent des boissons au gingembre.

Ils interpellent le chaland en proposant de goûter chacun de leurs jus versé dans de petits gobelets en plastiques.

Les familles ne s'arrêtent pas ; les parents pressés par les enfants geignards et dépassés par les sacs déjà remplis qu'ils tiennent à bout de bras ignorent les interpellations et cherchent à regagner au plus vite leur antre.

Certains couples ou célibataires écoutent, flânent, s'offrent le luxe de prendre le temps, goûtent le gingembre, et le charme de cette rue pleine de vie et d'histoires.

Laure T.

Le métro à Lausanne

Je connais la plus petite ville du monde à disposer d'un métro. Elle s'appelle Lausanne.

Le métro y relie le lac à la montagne, le centre-ville aux universités.

Décider à quelle station descendre est un casse-tête pour les étrangers, voici donc un pense-bête pour les visiteurs de la ligne M2:

Ouchy sonne comme un éternuement, c'est en fait une porte ouverte sur le port, ou de vieux bateaux à vapeur longent la cote en direction de Vevey, ou traversent le lac pour rejoindre la France.

Délices provoque une sollicitation des papilles, un frisson des narines. Ce quartier réunit de vieilles maisons bourgeoises, construites au début du 20^e siècle sur 2 ou 3 étages. De grands balcons en fer forgé encadrent les portes-fenêtres, et les toits pointus soutiennent des cheminées qui fument en hiver.

Lausanne Gare : invitation au voyage. Train pour Venise les samedi à 8h30- Paris départ à 8h36...

Lausanne Flon: Comme les flon-flons de la fête: acoquinés en plein centre ville, les bars et discothèques ouvrent et célèbrent chaque nuit, comme si c'était la dernière. Un tout petit peu plus loin, se repose la place des philosophes: libraires et pâtisseries gourmands y invitent à des formes de jouissances plus raisonnables...

Riponne : friponne ; le quartier ou Lausanne s'encanaille dans les bars à tango, se perd aussi dans des paradis artificiels à la tombée de la nuit.

Ours : je ne sais pas : je n'y suis jamais descendue : une bête sauvage assoiffée de sang y a peut être attaqué des enfants innocents un soir d'hiver... ? Ou est-ce juste le prénom mal orthographié d'un Suisse allemand (Urs) endormi dans la station ?

Fourmi : cette station s'oppose manifestement à la précédente ; Par respect pour les enfants innocents, il doit être impossible de fréquenter les 2 stations simultanément : loup et agneau / Oppresseur Oppressé/ours et fourmi, chacun choisit son camp.

Croisettes : témoigne de l'esprit facétieux des Lausannois. En effet, pour beaucoup, la Croisette représente une balade en bord de mer, un lieu un peu chic et romantique à l'exemple de Cannes en France. A Lausanne, Croisette est le nom de la station la plus éloignée du lac ; Celle nichée incontestablement dans la montagne, dans un environnement au glamour très rustique...

Le métro accompagne le visiteur du lac vers la montagne, du bruit de la fête au silence de la campagne... Quelle aventure souhaitez vous tenter aujourd'hui ?

Laure T.

Triangle

20h30- Vendredi soir. Tu dois rentrer chez toi ; t'armer de courage pour braver le froid et le noir.

Tu prends tes clés de voiture. Pour une fois elles t'attendaient sagement dans ta poche ; te dirige vers la Juke Nissan blanche, elle émet un son familier, de reconnaissance à l'ouverture, tu t'assieds à la place du conducteur.

L'odeur du tissu neuf te rassure.

Tu mets en marche le moteur, en appuyant sur le bouton lumineux ; te dirige vers l'autoroute.

Il fait froid décidément, et la pluie commence à tomber.

Au moment de t'engager sur l'autoroute, la vision du panneau

« Céder le passage » te ramène 20 ans en arrière.

Tu conduisais sur une autre voie rapide, à la sortie de Lyon, en direction de Tassin la demi-Lune. Il faisait nuit et pleuvait comme ce soir. Une voiture avait déboité au niveau d'un « céder le passage » et tu n'avais pu l'éviter. L'aile avant droite de ta 205 Peugeot noire s'était encastré dans l'aile arrière gauche de la Ford Fiesta conduite par une bourgeoise à lunettes.

Ton véhicule s'était immobilisé sur la voie du milieu, Les voitures ont commencé à freiner et klaxonner en arrière, recherchant la voie de gauche toujours libre à la circulation.

D'instinct tu étais sortie, tu

avais ouvert ton coffre, et cherché ton triangle de signalisation.

«Selon le code de la route, 20 mètres minimum doivent séparer le triangle de signalisation, du véhicule endommagé » tu avais en tête en avançant sur la file centrale de la voie rapide, alors qu'il pleuvait et faisait nuit noire. Très rapidement tu t'étais arrêtée, éblouie, tétanisée, comme un lapin pris dans la lumière de toutes les voitures et les invectives des conducteurs : « mais elle est folle celle-là ! ». Tu avais finalement laissé tomber le triangle, et t'étais réfugiée saine et sauve sur le bas-côté. Mourir pour un triangle, c'était vraiment trop bête...

Laure T.

5 minutes avant d'arriver

Je suis montée dans le métro ; il n'y avait presque personne. Pour descendre, ai hésité entre l'arrêt « Riponne » et Le «Flon», ai choisi le second parce que je le connaissais.

J'ai pris les escaliers, en sortant de la station, j'ai été saisie par la chaleur, ai fait une pause pour apprécier les rayons du soleil. Ai repris ma route, et suis passée devant les arches, le pont en pierres. Puis j'ai à nouveau préféré les escaliers, à l'ascenseur parce que je dois faire de l'exercice et que c'est bon pour les jambes. Il y avait du monde,

une foule de gens qui, comme moi venaient de finir leur journée de travail. Je n'ai vu personne, concentrée sur la recherche des rues et sur le sandwich extirpé péniblement de mon sac : pois chiches au pain noir. Si je survivais à l'étouffement, je devrais être callée pour un moment.

Finalement, j'ai découvert un bâtiment orange avec des portes coulissantes style 1970, pas très raccord avec mon idée romanesque de l'écriture. C'était là.

Laure T.

Tu as finalement fermé la bouche,
Après avoir déversé une tonne d'invectives, d'insultes et de reproches,
Tu t'es tu
As baissé la tête et fermé les yeux.
Pourquoi, comment, pourquoi...
A quoi bon ?
Est-ce qu'à Lausanne il fait plus chaud ?

Laure T.

Autoportrait : les années lausannoises

J'avais à peine 7 ans lorsque nous sommes arrivés à Lausanne.
Rupture.

Je venais de Bienne et j'étais Autrichienne.

Une étrangère dans les années septante en Suisse.

La voiture de mes parents portait des plaques bernoises et je ne parlais pas un mot de français.

L'initiative Schwarzenbach planait comme une menace sur notre vie helvétique.

Ne pas faire trop de bruit, ne pas se faire remarquer, discrétion et humilité.

Une grande maison entourée d'un parc a été ma première école lausannoise : l'institut des Gais Lutins (toute ma vie, des lutins accompagneront mon parcours, étrange). Une ancienne demeure bourgeoise. Elle sentait le bois vieilli. Elle était différente du grand immeuble neuf en béton dans lequel je vivais. Les premières semaines, je refusais de communiquer, une enfant muette, qui observait et écoutait attentivement. Par caprice, angoisse ou perfectionnisme ? Fêlure. Puis un jour, je me mis à babiller en français comme si de rien n'était, et j'oubliai le dialecte bernois.

J'entrais à l'école primaire au printemps 1970 à la Blécherette, un bâtiment provisoire en bois près de l'aérodrome, qui accueille toujours les élèves 40 ans plus tard. Des arbres, une terre sablonneuse, le terrain de jeu où nous construisions des circuits pour les petites voitures ou les billes.

Paradoxe : la petite fille blonde aux yeux bleus est une étrangère - qui parle deux langues - elle est première de classe. Elle donne des coups de pied au cul des garçons qui osent se moquer d'elle. Distorsion.

Mon oncle Ernest vivait avec nous, il était un peu hippie, portait les cheveux longs et réalisait des dessins psychédéliques, il était mon héros, tellement moderne.

Un jour, alors que nous passions près de l'arrêt de bus avec ma mère, je me suis arrêtée brusquement et ai pointé du doigt un homme à la peau noire : « maman, maman, regarde ! Un homme noir ». Elle a été très gênée par mon geste ! Moi j'étais fascinée, j'avais eu une poupée en plastique noir que je baladais partout avec moi. Alors j'avais envie de lui parler, de toucher sa peau et ses cheveux, mais cela ne se faisait pas !

Nous allions jouer près de la rivière - le petit Flon -, elle était entourée de forêt, dans les chantiers alentours, parfois aussi sur la place de jeu de la Blécherette. Il y avait une boulangerie sur le chemin de l'école où je pouvais parfois acheter un croissant à 25 centimes. Je portais des culottes de laine au printemps, je ne les aimais pas tellement, et des chaussettes de coton jusqu'aux genoux. Nous portions souvent des habits qui piquaient. Ma mère me cousait des robes gaies et colorées, avec des volants, pour l'été. Nous allions à la piscine de Bellerive avec le bus No 1 ou à celle du vieux-Moulin.

En hiver, nous allions skier : le sport national suisse et ...autrichien ! Quel beau motif de bagarre entre l'Autrichienne et les supporters suisses dans la cour de récréation.

Après trois ans, nous avons déménagé.
Rupture.

Nous sommes allés à Paudex, puis sur la Côte.

Encore une rupture.

Une enfance et une adolescence entre lac et montagne, forêt et école, nage dans le lac et ski dans les alpes, hauts et bas.

Horizontalité paisible, vagues

orageuses, prairies fleuries, roches abruptes, neige glacée, torrents tumultueux, révoltes, verticalité vertigineuse, vitesse, freinages, feux sur les plages, cigarettes et vin blanc, nuits passées dans des chalets, amitiés et amours, amitiés amoureuses, tentes dressées près du lac, balades en forêt ou en barque, vélo moteur, puis train pour se rendre au gymnase : retour à Lausanne.

Lausanne des années huitante.

Nous avons manifesté avec « Lausanne bouge » et mangé nos premiers hamburgers près de la gare. Un jour, nous sommes allés au centre autonome, rue St Martin, au Rôtillon, avec une amie. J'ai eu un peu peur dans ces locaux où des matelas jonchaient le sol, des jeunes gens étaient allongés et voyageaient dans d'autres mondes. Je préférerais voyager en train à la découverte des villes européennes.

Université de Lausanne. Elle se situait au centre ville, d'anciennes tables en bois, avec des inscriptions, des bancs qui grinçaient. Palais de Rumine, Cité, nous nous retrouvions dans les cafés pour une vie étudiante joyeuse, des nuits gaies: nous nous sentions si libres : Dolce Vita, Grand Café, Mad, musique, danse, bibliothèque, café Romand. Nous avons refait le monde dans tous ces lieux enfumés, nous tenions nos cigarettes avec élégance et les éteignions d'un geste assuré, un verre d'alcool dans l'autre main.

Étrangère.

Permis d'établissement C, renouvelable tous les trois ou cinq ans, je ne m'en rappelle pas. Mais je me souviens de ce moment où j'allais faire la queue, rue du Midi, au « bureau des étrangers ». Nous attendions sur des chaises en plastique ou debout, quand il y avait beaucoup de monde. Cette salle d'attente s'est enrichie au fil des ans de personnes venant d'autres continents. Nous ne parlions pas. Nous entrions dans une cabine. Notre interlocuteur, un fonctionnaire de la ville de Lausanne était protégé par une vitre. Je me sentais humiliée, en colère, à chaque fois que je devais y remplir des papiers ou demander une autorisation. J'étais née dans

ce pays, j'y ai étudié et j'étais considérée comme une étrangère. Ça ne passait pas.

Distorsion.

D'ailleurs en Autriche aussi, je me sentais si étrangère.

Deux cultures :

Catholique, églises baroques ou gothiques, dorures – protestante, temples austères.

Goulasch, escalopes panées, tourtes du dimanche et pâtisseries – roestis, fondue, raclette, chocolat au lait, ovomaltine et läkerli.

Musique classique, peinture, art nouveau, poésie – folklore, cor des alpes, coucou.

Lausanne années nonnantes.

Je travaille dans une radio lausannoise, plusieurs ami-es proches vivent avec le sida, le Flon est animé, nous y passons de nombreuses nuits. En été, nous courons les festivals, j'écris et je raconte, je rencontre des musiciens de passage, les écoute, enregistre, coupe, monte les sons, diffuse. Je joue. Je travaille tant et j'ai de la peine à payer mes factures. Pourquoi le travail rémunéré me semble-il plus ennuyeux que mes activités bénévoles ?

Rupture.

Je pars à Neuchâtel pour être animatrice dans une radio locale. Cela dure quelques mois.

Rupture.

Me revoilà, ville aux trois collines. Cette fois, j'ai quitté sous-Gare où j'ai vécu longtemps. Je trouve un vieil appartement au Valentin, je grimpe.

J'ai un travail au Nouveau Quotidien. Le quotidien aux couleurs violettes, le seul journal auquel j'ai été abonnée. Mais à peine trois semaines après mes débuts. L'éditeur annonce la fusion du titre avec le Journal de Genève, le soir même, je pleure dans ma baignoire, c'est la fin de quelque chose.

Rupture.

S'ensuivent les luttes de pouvoir à l'avenue de Provence au sein de ce qui était un Journal Suisse et européen, l'esprit d'ouverture. Qui reste, qui part ? Neuf mois plus tard, je m'en suis allée, j'étais contente. D'autres histoires m'attendaient. Ailleurs,

mais jamais trop loin, trop longtemps, et un jour j'ai même entamé la procédure de naturalisation.

Je rêve d'un lieu lausannois qui ressemblerait à un café viennois : élégant, cosy, envoûtant où le matin des hommes joueraient aux échecs, où des femmes réinventeraient un monde où elles se sentiraient en beauté : puissantes, magiciennes et poétesses de la vie.

Dans ce café, les migrants d'Orient et d'Afrique feraient la cuisine et le service.

On y boirait des cafés turcs ou syriens, des thés à la menthe et des sirops maison.

Chaque jour de la semaine, à midi, des spécialités seraient servies avec grâce et courtoisie, des repas iraniens, afghans ou érythréens. Les fruits et légumes seraient naturels et viendraient de la région à chaque saison.

Des ateliers de français, de philosophie, de dessin et d'écriture auraient lieu l'après-midi ou en soirée.

Et certains soirs on pourrait entendre les sons de oud, de chants, des lectures, le lieu se transformerait en cabaret théâtre. Dans ce café, jeunes, vieux, artisans, intellectuels, artistes, banquiers et chômeurs seraient bien accueillis et sentiraient pleins de joie. Ils sortiraient les yeux brillants après avoir fait de belles rencontres enrichissantes.

Il y aurait aussi un local pour les gens de passage, quelques chambres pour accueillir les familles nomades par temps froid.

L'écriture

Une plume.

L'encre glisse sur le papier,

dessine les courbes

de lettres bleues.

Le tour est joué !

Anne-Marie Zoé Fuchsluger

JE CONNAIS

Je connais un homme
Qui fabrique des oiseaux
Réels ou imaginaires
Avec son souffle, et ses doigts
Ses longs doigts de femme

Tous les matins
Tous les soirs
Quand je traverse
La place St-Laurent
Je lève machinalement
Les yeux
Sur le portrait lumineux
De Martin
Martin Luther King Jr
L'homme
Peut-être noir, peut-être pas
Qui a crié pour une idée
Si fort qu'il en a été réduit
Au silence

Alors
Les yeux dans les yeux
De Martin
Je me dis à moi-même
Que c'est beau de vivre dans une ville où dimanche est
déclaré jour de messe païenne
Ah, ces bruits lointains de tam-tams qui ne s'entendent plus !
Ces rivières désormais souterraines dont le murmure se
confond avec celui des voitures
Ces grondements sourds de la montagne déchiquetés par le
vent
Ah, ces choses qui subsistent encore et que l'on croit mortes à
jamais !

Ensuite, je laisse traîner mes yeux sur les murs verts du temple
Sachant qu'il se tient là
Cet homme
Assis sur une des marches comme une feuille est posée sur
une table
Il triture ses doigts
Les étire en long et en large
On dirait des ficelles
Des élastiques

Cinq Minutes

Lausanne – le train – courir et l'attraper
Croiser une ancienne amie à la gare
Le cœur fait un bond
Détourner le regard
Nous nous aimions
Autrefois
Mais elle a dit un jour
Des choses
Impardonnables
Et depuis lors
Sa vue
La simple vision de
Sa silhouette
Me creuse un trou dans la poitrine
Comme un coup de poignard
S'aventurer dehors
Danger
Se débarrasse-t-on jamais du passé ?

Margot Daepfen

Puis il souffle, souffle
A mesure qu'il souffle, elles s'allongent
Les ficelles
Soudain elles lui échappent, lorsque la cloche lui arrache un
sursaut
Mais, il se reprend
Enfin, il leur donne une forme définitive
Celle d'un oiseau
A qui il rend, tout de suite, sa liberté
Va, bel oiseau, va, lui dit-il
Va par-delà la pierre, va par-delà le béton
Va par-delà l'asphalte et la grise poussière
Va te mirer sur le visage diaphane du lac

Alors
L'oiseau
Réel ou imaginaire
S'en va
Au loin, il s'en va

Timba Bema

Juste-Olivier

La voiture fonce, nous sommes pressés.

Moi plus que toi, peut-être.

Moi, là, qui roule et toi,

Toi qui vas bientôt accoucher.

Belle fontaine.

La voiture fonce, nous sommes pressés.

Encore toute la ville

à

ter Caroline

mon Langallerie

re Mon Repos

Je coupe à droite,

Rue du Bugnon un raccourci.

Tiens bon, tiens bon je t'en prie.

Les feux sont verts.

Tu verras, on y sera. Bientôt.

Je fonce. Encore. Je suis pressé. Personne dans les rues.

Et soudain

le temps ralenti.

Une heure au moins, peut-être deux,

C'est le temps que prend une toute vieille dame repliée en deux,

pour poser un pied devant l'autre et un pied devant l'autre et un pied devant l'autre et ainsi traverser la rue. Là, juste devant nous.

Je voudrais klaxonner. Mais je me retiens.

Je voudrais démarrer, mais je me retiens.

J'ai peur qu'elle tombe. Et alors

ET ALORS il faudrait l'aider à se relever. Il faudrait éteindre le moteur. Je devrais sortir de la voiture et doucement la soutenir. Lui demander comment elle va, et... et...

Et toi qui vas accoucher.

Et la dame qui ne passe pas.

L'aube se lève sur Lausanne. Il est six heures. Un enfant est né.

Mélanie Vanetti-Engel

Un café de la Ville

1996

J'ai vingt ans.

Il en a quarante-cinq.

Je découvre Lausanne, je viens d'y arriver. Je vis dans un appartement deux pièces en collocation. J'étudie la géographie.

Il vit au cœur de la vieille ville. Sous la protection du clocher de la cathédrale, il étend ses racines. Tout Lausanne le connaît.

Je m'appelle Mélanie. Un prénom en vogue dans les années huitantes.

Il s'appelle Le Barbare. Un nom d'avant la civilisation.

Je suis une jeune étudiante. Fraîche et naïve.

Les pavés de sa terrasse sont marqués par l'histoire et les boiseries à l'intérieur patinées par l'usure. Martha, la gérante, n'en est pas à son premier café.

Un vendredi soir, alors que je m'ennuyais sec et que je n'avais aucun plan pour la soirée, mon colocataire de l'époque, que je ne connaissais pas encore très bien, me dit:

- "Eh, tu viens? ce soir, avec quelques potes, on sort au Barbare."

Je ne connaissais pas non plus encore très bien ses potes. Ils vont faire la fête chez les barbares? Après un temps de réflexion très court mais très dense durant lequel j'ai vu défiler devant mes yeux des hordes de mecs barbus, sauvages, un bar peuplé de vikings en furie, un repère pour tous les tatoués de la ville, une réunion métal-hardcore et punk mélangés. Des gros bras, des chaînes, des vestes en cuirs, de la bière et des manières de rustres bien grasses...

- Euh, quoi, chez les barbares? , non, non, j'ai des trucs à faire ce soir. Plein de travail. Faut que j'étudie. Allez-y sans moi.

Ce n'est que quelques mois après, alors que je déambulais dans la ville un samedi de marché avec une amie, qu'au détour d'une ruelle, je débouche sur une adorable terrasse où nous nous délassons quelques instants. La patronne du lieu vient à notre table et prend la commande.

- Et mademoiselle, ce sera une bière fraîche ou un chocolat chaud maison, recette secrète du Barbare?

J'ai regardé le nom du bistrot sur la carte et c'est à ce moment précis que je me suis rendu compte que j'étais précisément et en toute confiance dans l'antre de ce que j'avais cru être le repère des sauvages de Lausanne. J'étais à la terrasse du fameux bar Le Barbare. Apprivoisé, semblait-il!

Mélanie Vanetti-Engel

Il faut être suisse allemand pour se déplacer à vélo à Lausanne.

«*Il faut être suisse allemand pour se déplacer à vélo à Lausanne.*»

C'est ce que m'avait dit mon amoureux de l'époque. L'époque où je suis arrivée à Lausanne. J'aurais tellement aimé avoir un vélo. Mais je n'étais pas suisse allemande. Mon amoureux, lui, était un vrai môme de Lausanne. Né à Lausanne, grandi à Lausanne. Il connaissait tout les coins et recoins. Il avait arpenté rues, avenues et ruelles des milliers de fois. Il connaissait Lausanne comme sa poche. Depuis tout en haut à tout en bas. Il savait bien de quoi il parlait. Je me suis fait une raison et j'ai adhéré au credo de mon ami.

Avec un pincement au coeur. Avec regret mais fermeté. Je ne suis pas suisse allemande, quand même.

Que Lausanne soit une ville de monts et de vaux, cela ne fait aucun doute. Parmi les monts il y a le blanc et le doré, il y a le riant et le choisi, il y a le vert, il y a le Montbenon, le Montelly, le Montétan, le Montoie, le Montolivet, le Montagibert, le Montriond, le Villamont et le Mon Repos, qui a perdu son toit. Parmi les vaux - dits les vals - il y a le val riant, il y a celui de la jeunesse, et celui de Pierre, il y a le Valentin, le Valency, il y a le Vallon et le Bois-de-Vaux.

Alors oui, il en faut, du mollet, pour arriver à dompter ce dénivelé capricieux. Du mollet et du souffle. En danseuse dans les montées et en flèche dans les descentes, il faut savoir prendre ce qui vient. De Ouchy, 374m, à Sauvabelin, 640m, sans passer par Chalet à Gobet qui est si loin et si campagnard que ce n'est plus tout à fait Lausanne, il y a 266m de dénivellation, autant dire tant de kilojoules de souffrances dans la montée.

Alors oui, si on est raisonnable et non pas suisse allemand, on prend le bus, comme tout le monde. Et on laisse son vélo pourrir à la cave.

J'ai été raisonnable, entendez par là lausannoise, et j'ai, pendant plus de vingt ans, pris sagement les transports en communs. Avec toujours mon pincement au coeur.

De courts voyages à Berne ou à Bâle, avec location de vélo au programme, ont de temps à autres réchauffés mon âme blessée par mes rêves déçus.

Et puis,
et puis ... et puis le vent a tourné.
Une nouvelle aire a débuté.
Le 21^e siècle a porté le renouveau.

Les cerveaux ont carburés, et après les années 2000 et la gloire de la trottinette, est apparu le prince des princes, l'empereur à la fois visionnaire et millénaire, le must du must: le vélo électrique.

Fini l'histoire des suisses allemands! Au diable les mollets d'acier! J'ai courru au magasin, j'en suis ressortie en pédalant. Depuis, je ne mets plus pied à terre. Je roule, je roule, je roule où je veux et comme je veux. J'arpente les rues, les avenues et les ruelles de Lausanne, depuis tout en haut à tout en bas. Je passe par mille coins et recoins. Je connais la ville comme ma poche.

Mélanie Vanetti-Engel

Mes cinq dernières minutes

Voilà, retard oblige, je suis venue à vélo - électrique - à cet atelier d'écriture. Même pas pris mon casque. Pas eu le temps d'aller le rechercher.

Sur la route, j'étais un peu tendue. Je vais arriver en dernier. C'est dans quelle salle, je ne sais pas.

Beaucoup de trafic. Lausanne et le vélo, ça ne fait pas encore un, même s'il y a du progrès. Comme pour en ajouter à mon insécurité intérieure, une sirène se fait entendre. Elle se rapproche de moi. St-François. Je me planque sur le côté. La voiture de police déballe à toute vitesse. Elle vient du Grand Pont, zigzague - comme elle peut - entre les deux files de véhicules arrêtées aux feux. Elle s'engage dans un virage à pratiquement 180° pour repartir en sens inverse direction Montbenon. Un jeune gars, la vingtaine, qui passe

à ce moment-là à ma hauteur sur le trottoir s'arrête et regarde la manoeuvre d'un oeil ébloui:

- Oh, stylé!

J'ai rigolé. Intérieurement. «Stylé», ça c'est le genre d'expressions qui ponctuent le langage de mon fils pré-ado de 11 ans. Lui aussi aurait certainement trouvé ça stylé. Aucun doute.

L'action passée, je continue mon chemin. J'arrive à la bibliothèque de Chauderon. Une question s'impose: où parquer? Je regarde autour de moi. Quartier louche ou pas? Voleurs de vélo ou pas?

Mélanie Vanetti-Engel

Mes cinq prochaines minutes

Je sais déjà que je vais avoir de la peine à faire entrer dans mon sac la pile de documents que nous venons de recevoir, journaux Persil et autres. Ben tiens, je n'avais pas pensé à ça en choisissant mon petit sac à dos noir compact. Aors je vais la prendre sous le bras. Mais après? Comment vais-je conduire mon vélo avec une pile de journaux sous le bras? A une main? Oui, je pourrais. Sauf que j'ai eu l'idée saugrenue d'enfiler une robe à volants et que j'ai peur que, si je ne les tiens pas d'une main, les volants ne s'emmêlent dans les rayons de mon vélo. Tout mettre dans le panier avant serait une solution.

Je ne suis pas certaine qu'il soit assez grand. Bon, je verrai bien. Je vais rentrer sans me presser. Pour profiter encore en peu de l'air du dehors. Lausanne by night, enfin si on peut dire «by night» à 21h. Ça fait bien longtemps que je n'ai plus vu Lausanne de nuit. Trop de boulot pour flâner. Ça me fait penser à la Cité. Au Festival. Des chaudes soirées d'été. Alors je vais traîner un peu, juste un peu. Mais sans détours. Je vais peut-être lire un numéro du Persil une fois arrivée chez moi. Un numéro? C'est prétentieux. Je risque fort de m'endormir après quelques pages.

Mélanie Vanetti-Engel

5 minutes avant l'atelier d'écriture

Je chemine sur la Place St-François.

Son église est ouverte pour présenter une exposition.

Je n'ai pas le temps d'y entrer. J'y reviendrai une autre fois.

Les premières feuilles des arbres commencent à tomber, poussées par ce premier vent frais de septembre.

Cette place qui m'a vue sautiller à l'âge de huit ans pour aller suivre des cours de danse !

Mon regard est attiré par un panneau posé sur le trottoir : « La saison du papet est lancée ! ».

Cela me fait sourire. Seuls les Vaudois doivent comprendre ce qui signifie la saison du papet. Surtout pas les étudiants attablés à la terrasse du Starbuck's coffee !

J'emprunte le Grand-Pont et je me revois cinquante années plus tôt marcher vers la banque où j'ai suivi mon apprentissage de commerce.

Il me semble tout à coup avoir eu plusieurs vies.

Je revois la magnifique librairie avec vue sur la cathédrale qui est aujourd'hui transformée en un temple dédié à la dégustation de café.

Je ne peux pas en profiter, car je n'aime le café. Je n'aime que son odeur.

Je traverse le Grand-Pont, baignée par une lumière dorée enveloppante.

Sur ma gauche, la plaine du Flon et sa place appelée « Place de l'Europe ».

La foule chamarrée qui la traverse lui donne véritablement une couleur européenne.

Et voici que je dois lever les yeux. La Tour Bel-Air fraîchement repeinte me regarde d'un air hautain, maintenant qu'elle n'est accessible qu'aux locataires bien argentés.

Je suis bousculée par des gens pressés qui sortent de leur travail pour aller chercher leurs enfants à la crèche ou aller faire leurs courses avant la fermeture des magasins.

Je remarque une dame qui vide ses ordures dans une poubelle.

Une manière d'économiser le prix d'un sac poubelle taxé ?

La Place Chauderon grouille de monde bien agité par cette fin d'après-midi.

Me voici arrivée en haut de l'escalier roulant qui descend à la bibliothèque municipale.

Comme bien souvent, je suis en avance.

J'entre et je découvre la salle où va se dérouler l'atelier d'écriture.

Catherine Schnydrig

5 minutes après...

Je quitte cet atelier d'écriture qui m'a bien plu.

C'était chouette, je suis toute contente. J'ai bien fait de m'y inscrire.

L'animateur-écrivain est un marrant, fin observateur de notre société suisse.

Quand il a annoncé qu'il était chauffeur de bus, j'ai immédiatement pensé au magnifique film « Paterson » que j'ai bien apprécié.

Aïe il fait nuit dehors.

L'automne est arrivé.

Je marche vers la Riponne où je vais prendre le métro qui me déposera à l'arrêt Ours. J'aime ce nom Ours, moi qui habite également à Orsières, petit bourg montagnard nommé ainsi en souvenirs des vrais ours qui vivaient dans la région il y a deux siècles.

Me voici immergée dans Lausanne, ma ville de naissance, de jeunesse, d'études, de mariages, puis partie trente années vivre ailleurs.

Désormais de retour, citadine dans les pieds.

Penser à prendre mon billet sur mon I-Phone que je dois rallumer.

Je porte les lourds documents reçus à l'atelier.

Ces bouquets de Persil que je vais dévorer dès mon arrivée à la maison.

J'observe Lausanne d'un regard nouveau : Lausanne la nuit...

Catherine Schnydrig

Des vies de bistrots

Le père de ma grand-mère paternelle tenait la Taverne Lausannoise. Il mourut à l'âge de cinquante ans. Ses deux filles Suzanne et Germaine reprirent les rennes du bistrot avec énergie et courage jusqu'à leurs mariages respectifs et simultanés.

Le jeune époux de Germaine était un gai luron. La vie de bistrot lui plaisait installé aux mannettes du café Helvetia, à deux cloches de l'Eglise St-Laurent. Aujourd'hui on vend des draps dans l'espace du café.

Disons-le d'emblée, en épousant Henri, ma grand-mère s'était mise dans de beaux draps. Naissance de ma tante dans l'appartement au-dessus du café au son des cloches de Saint-Laurent, puis quatre années plus tard, naissance de mon père, arrivé un dimanche à midi pour la sortie du culte, le 14 mars 1926.

Mon grand-père Henri trouva rapidement le Café Helvetia trop étroit pour ses rêves de grandeur. Il traversa le Grand-Pont, puis le Pont Chauderon avec sa petite famille pour remettre du clinquant et de la musique dans le Casino de Montbenon.

Chaque matin de ces années 1930, un barbier se rendait au Casino pour faire beau mon grand-père qui se vouait désormais à une vie de chercheur d'artistes pour amuser les Lausannois. Rasé de frais, mon grand-père présidait alors la table familiale nappée de blanc pour le repas de midi dans la grande salle du restaurant dominant son cher Lac Léman. Cette tablée se sentait investie d'une mission toute helvétique d'exemplarité hôtelière.

Les enfants se tenaient droits sur leurs chaises et mangeaient proprement sans trop lambiner pour ne pas impatienter ce père tyrannique.

Ma grand-mère surveillait les cordons de la bourse de cette ruche bourdonnante d'activités culinaires et artistiques et tenait le personnel à l'œil pour assurer un accueil irréprochable à ses hôtes.

Le repas aussitôt terminé, mon grand-père partait en tournée à la recherche

d'artistes de renom et de spectacles à produire sur cette scène mythique de l'époque.

Soirées endiablées, danses, fanfares, concerts classiques, jam session et autres spectacles à frou-frous firent vibrer le Casino.

Je ne sais que peu de choses sur ce qu'a été leur vie au Casino durant toutes ces années, à part les frissons exprimés par mon père à traverser tête baissée les grands couloirs du Casino le nez dans le guidon de son tricycle au grand désespoir de ma grand-mère qui craignait une collision avec un maître d'hôtel.

Quelques années plus tard, ils quittèrent le Casino pour aller s'installer dans une grande propriété avec vignes et dépendances à Paudex, dont une immense cave louée à la Société des vins vaudois.

Un jour, mon grand-père eut l'idée saugrenue de vouloir exploiter une mine de charbon derrière le viaduc de Paudex. Ses talents d'explorateur furent vite mis à mal. Il dut abandonner, ce qui le rendit irascible et belliqueux. La promiscuité de cette Société des vins vaudois n'aidait pas à freiner son attirance pour le blanc.

Il possédait un bateau pour visiter tous les ports de la côte lémanique. Ses retours fanfaronnant au son du clairon dans le port d'Ouchy, faisaient honte à ma tante.

Lasse de toutes ces fanfaronnades et autres aléas, ma grand-mère demanda le divorce. Cette démarche eut pour fâcheuse conséquence la séparation des enfants. Mon père fut placé à la campagne chez son oncle maraicher et sa sœur resta seule avec sa mère, dévastées toutes les deux par le placement du garçonnet.

La loi de l'époque n'était pas tendre avec les enfants.

Ma grand-mère rebondit et reprit un magasin de je ne sais quoi au boulevard de Grancy. Elle s'installa à St-Pierre pour s'associer avec une Dame Noverraz pour exploiter le Tea-Room de la Terrasse des Glaces Remor avant que cet endroit ne devienne la fameuse Escale.

Cette maison fut ensuite démolie et mère et fille partirent vivre à deux pas à la Caroline.

Pendant ce temps, mon grand-père était chef de rang au Restaurant des Deux Gares à Lausanne, puis au Restaurant de la Paix, toujours à Lausanne.

Il ne perdit pas le moral pour autant. Il se remaria en 1944 et acheta cette fois-ci le bistrot de la Conversion, aujourd'hui établissement haut de gamme. Un garçon naquit de cette union en 1945 qui partira adulte aux USA exercer sa carrière de cuisinier.

Mais la Conversion était décidément trop loin du lac pour mon grand-père ! Il vendit son bistrot de la Conversion. De fil en aiguilles, plutôt de pintes en pintes, il jeta son dévolu en 1953 sur un nouvel établissement : le Vieil Ouchy.

Le voici maintenant gérant d'un bistrot qui ne désemplissait jamais.

Les « bamboula » reprirent de plus belle. Les spécialités culinaires typiques du terroir avec jambons à l'os, croûtes au fromages et fondues ravissaient les clients de tous horizons. Rafraîchi de l'intérieur, ce bistrot n'a que peu changé, si ce n'est certainement l'ambiance et les menus.

Mon père, alors adulte, a dû annoncer le clap de fin en 1964 au Vieil Ouchy, renommé le « Viril » par les clients, car son enseigne était devenue illisible. Cet établissement était au bord de la faillite, tant le personnel piquait dans la caisse et le garde-manger pendant que mon grand-père - dont la gestion n'était pas sa qualité première - payait des tournées aux Pirates d'Ouchy assoiffés par les bords tirés au large sans vent et bon sens à donner à leurs vies.

Ma grand-mère finit sa carrière de bistrots comme caissière du Café Vaudois à la Riponne. Pour elle, la boucle des cafés se termina ainsi, ces vies de bistrots eurent raison de son couple et de sa famille.

Catherine Schnydrig

La belle Lausannoise

Dans les années 1950, Lausanne était une petite paysanne aux joues rouges et fraîches qui se rendait au marché, deux fois par semaine pour vendre ses produits du terroir, tant appréciés du citadin sans jardin.

Elle aimait se rendre au Comptoir Suisse pour accompagner fièrement son mari qui menait ses bestiaux à des concours et où tous pouvaient fêter, dans les célèbres caves, les trophées obtenus, et ceci jusqu'à point d'heure.

Puis avec les Trente Glorieuses, notre belle Lausannoise s'est embourgeoisée. Elle aimait faire cliqueter ses talons sur les pavés de la rue de Bourg pour admirer les boutiques de luxe : mode, fourrures, joailliers, maroquiniers, chocolatiers, et autres décorateurs en vogue. Elle dégustait de délicieux petits gâteaux dans les tea-rooms avec ses amies arborant bagues et colliers de perles en papotant sur les derniers événements survenus dans la petite ville. Puis elle reprenait sa voiture parkée sur la Place de la Palud, à deux pas de l'Hôtel de Ville pour rejoindre sa belle demeure dans les beaux quartiers aux jardins fleuris.

Les jours de soleil, elle se promenait en robe de soie le long du Quai d'Ouchy avec ses enfants dont l'habillement faisait sa fierté pendant qu'elle pouvait admirer les riches clients sirotant des boissons fraîches sur les terrasses du Beau Rivage ou du Château d'Ouchy.

Les enfants de notre belle Lausannoise, grandirent dans une ville qui était fort calme et qui proposait peu d'activités en dehors de la baignade dans la magnifique plage de Bellerive, la nage chaloupée dans les vagues mythiques dans la piscine de Montchoisi, le tennis dans les

clubs privés et le football à la Pontaise.

Ses enfants grandirent dans un environnement qui changeait petit à petit, mais la Belle Lausannoise ne s'apercevait de rien, tant son statut de bourgeoise lui semblait immuable.

Puis un jour, la belle Lausannoise ne trouva plus de place de parc gratuite et illimitée à la Place de la Palud. Elle dut aller dans un grand parking payant. En sortant elle découvrit une population dont elle ignorait l'existence même et qui avait vue sur ses perles.

Notre belle Lausannoise vieillissait et ne reconnut plus la rue de Bourg dont les boutiques fermaient les unes après les autres à cause des loyers devenus exorbitants. Elle dut se rendre au Flon pour trouver quelque produit disparu de sa rue préférée. Là elle découvrit un quartier en plein renouveau avec une place de l'Europe qui lui faisait penser à Genève.

La belle Lausannoise était bousculée par des personnes ne parlant pas sa langue et elle prit peur. Elle devint vite nostalgique de sa belle époque. Heureusement, ses enfants adultes, pouvaient lui vanter la renaissance de ce quartier du Flon, autrefois mal fréquenté, dans lequel ils pouvaient aller au cinéma, écouter des musiques magnifiques à l'Ecole de Jazz, manger végétarien dans de nouveaux petits restaurants et boire des bières aux Docks autour d'un concert de rap.

Notre belle Lausannoise était dépassée par les événements. Elle troqua ses souliers à talons par des baskets pour rejoindre ses amies au Ballet Béjart. A la fin du spectacle, elle ira prendre un taxi pour rentrer chez elle, car elle a peur

la nuit et jamais au grand jamais ne lui serait venue l'idée de prendre un bus ou le métro. Si elle savait que sa chère rue de Bourg est désormais le lieu d'un trafic nocturne de drogue, elle ne s'en remettrait certainement pas.

Elle dut aussi s'habituer à entendre le son des ambulances, le bruit de la circulation et des hélicoptères en direction de l'hôpital. Elle apprit la fermeture du restaurant Manuel à St-François et ce fut un choc pour elle. Un véritable deuil à faire. Tout son vieux monde s'évanouissait. Son mari, grand bourgeois, fut dévasté par la fermeture de la Bavaria, où il buvait des bières avec les copains.

« Tout fout le camp », disaient-ils en cœur le soir devant leur télévision.

Aujourd'hui de nouvelles belles Lausannoises promènent leurs enfants en poussettes « Boogaboo » de toutes les couleurs avec des bébés joufflus et extasiés d'entendre de la musique jouée par des musiciens enthousiastes.

Notre belle Lausannoise d'aujourd'hui apprécie sa ville en éternelle mutation et peut aller prendre le goûter avec progéniture les jours de beau temps à la Folie Voltaire dans l'un des plus beaux parcs de la ville, le Parc de Mon-Repos.

En fin de journée, les beaux Lausannois rejoignent leurs épouses et enfants à vélo et sac à dos pour jouer à cache-cache dans les nombreux taillis du parc.

Par beau temps, les soirées se terminent par un pique-nique sur l'herbe pour le grand bonheur de toutes ces familles qui ont la chance de vivre à Lausanne.

Catherine Schnydrig

La marginale

Elle s'en va faire ses courses, un cabas sous le bras. Elle trotte d'un pas tranquille. Elle est propre, habillée simplement. Elle parle aux oiseaux, elle hume les fleurs sur le chemin qui traverse le parc. Elle croise un couple se tenant par la main. Elle dit bonjour. Pas de réponse. Elle croise un monsieur qui promène son chien. Elle lui sourit. Pas de réponse. Elle poursuit son parcours du même pas tranquille. Elle arrive à l'arrêt du bus. Elle attend. Le bus arrive. Elle monte dans le bus. Elle dit bonjour. Un passager la regarde de travers. Peut-être parce qu'elle dit bonjour ? Les jeunes installés sur des places assises, obnubilés par leur téléphone portable, ne la regardent même pas et la laissent debout. Le bus se met en marche. Elle risque de tomber. Elle se cramponne du mieux qu'elle peut à la barre verticale pour garder l'équilibre durant le trajet. Les jeunes l'ignorent toujours. Voilà un arrêt. Les jeunes se lèvent, la bousculent au passage sans s'excuser. Elle s'assied sur un siège libéré. Elle respire, se remet de son stress. Au prochain arrêt, elle se lève et descend.

Quelques pas plus loin, elle entre dans le magasin d'alimentation, prend un panier, le remplit de quelques marchandises indispensables à ses besoins de base. Elle se rend à la caisse et attend son tour. Elle est bousculée à nouveau par un monsieur pressé. Elle dépose ses quelques provisions sur le tapis roulant de la caisse. La caissière ne lui parle pas, sauf pour lui demander si elle possède une carte de fidélité. Elle répond par l'affirmative. Elle ouvre son sac, sort son porte-monnaie et farfouille à l'intérieur. Celui qui l'avait bousculée quelques instants auparavant se fait encore plus pressant avec ses propres provisions sur le tapis roulant. Elle trouve sa carte de fidélité, la tend à la caissière qui la repose sur la tablette une fois qu'elle l'a scannée, sans un regard et lui dit juste le montant de l'addition. Elle cherche un billet qu'elle tend à la caissière qui lui rend la monnaie. Elle remet son porte-monnaie dans son sac à main. Elle emballe ses provisions sous l'œil impatient du client pressé. Elle ressort du magasin.

Personne ne lui a parlé, sauf pour articuler le montant de ce qu'elle doit à cette grande surface.

Elle est retraitée et elle est veuve.

Cela signifie simplement qu'elle est invisible.

C'est ainsi qu'aujourd'hui la société traite les femmes seules.

Elle n'est pas marginale, parce qu'elle mène une vie normale après le décès de son mari. Elle se reconstruit doucement de cette séparation avec ses forces et gère ses faiblesses avec discrétion.

C'est la société qui l'a mise à la marge, parce qu'elle ne sait pas que faire de cette dame.

Et lorsqu'une personne est mise dans la marge, elle devient de fait une personne marginale.

Où est la solidarité ?

Parlons-en !

Parlons-nous déjà.

Catherine Schnydrig

Le corridor n'est pas un local à poussettes !

Chaque matin, la dame descend l'escalier à pied et voit cette poussette devant la porte du locataire au rez-de-chaussée.

Depuis dix jours, ce spectacle l'agace.

Pourquoi diable ce locataire ne dit-il rien à la propriétaire de la poussette, se demande-t-elle ?

Aime-t-il bien cette mère de famille ?

Aime-t-il bien les enfants ?

La dame s'interroge, de plus en plus agacée.

Les jeunes mères et leurs mouffets, pense-t-elle.

Si j'avais une poussette, je ne la laisserai pas traîner dans le couloir devant la porte du locataire du rez et devant les boîtes aux lettres.

N'importe qui pourrait la voler, poursuit-elle dans son dialogue interne.

Ah et puis je vais voir, si cela dure, je vais en parler au locataire du rez.

La dame veut mettre de l'ordre dans cette maison où chacun fait n'importe quoi.

Tout à coup, elle s'arrête.

Et si c'était moi qui avait un bébé ?

J'aurais bien dû laisser la poussette au rez dans cet immeuble sans ascenseur.

J'aurais bien aimé avoir un bébé...., mais voilà, ce bonheur ne s'est pas présenté.

La dame est tout à coup remuée.

Des émotions montent en elle. Elle est de plus en plus remuée.

Finalement, je n'en ai rien à faire de cette poussette, ce n'est pas mon problème !

Que les locataires se débrouillent s'ils ne peuvent pas passer dans le couloir pour aller relever leur courrier, hurle-t-elle en sortant de l'immeuble, en pleurs, totalement chamboulée et submergée par ses émotions remontant de très loin.

Catherine Schnydrig

Pendant que tu refermais gracieusement le col de ton manteau parce que tu avais froid, je me demandais comment t'annoncer la nouvelle.

Je ne voulais pas te brusquer, mais je ne pouvais plus reculer cette fois-ci.

Longtemps j'avais remis ce moment à plus tard, à un autre jour, à une autre nuit, à un autre dimanche.

Maintenant je devais me lancer dans le vide.

Malgré le prix à payer.
Je sais que tu allais avoir encore plus froid.

Que demain tu allais me détester, me trouver lâche.

Ma valise est déjà bouclée, mon billet d'avion imprimé, ma chambre d'hôtel payée.

Je te prends encore une fois dans mes bras.

Je sais que ce sera la dernière fois.

Je tremble un peu. Je ne peux plus cacher mon émotion grandissante.

J'ai peur.

Je me lance.

Je dois te dire quelque chose.

Tu me regardes.

Je te regarde.

Je dis : « demain je quitte Lausanne, je n'ai qu'un billet aller simple ».

Catherine Schnydrig

Apprentissage de la conduite

C'était il y a très très longtemps. Je commençais mes études, avais tout juste atteint l'âge de conduire. Pas de voiture, pas d'argent..., mais des parents très consciencieux et plutôt envahissants. Une mère insupportable. Moi, au volant de leur Opel, mon père à mes côtés qui me donnait les indications principales. Heureuse d'être prise en charge... inquiète d'être bombardée par toutes ces nouvelles indications... Mais surtout dérangée par la voix perçante de l'auteur de mes jours,

excitée, angoissée, bien plus que moi d'ailleurs. « Attention, fais ceci, fais pas cela... ». La route de Berne était vide, la circulation (à l'époque) presque inexistante. Je mettais mon attention maximum à bien écouter, à suivre les conseils paternels : double débrayage, c'était encore ce qu'il fallait apprendre, à ces tous débuts de la mise en route...

Enervée, désir de bien faire, la voix de ma mère m'exaspérait de plus en plus. J'ai osé un geste tout

à coup - que je n'ai jamais regretté. J'ai arrêté la voiture, ouvert la porte, l'ai claquée derrière moi en hurlant : « J'apprendrai toute seule... Vous êtes vraiment nuls... » Et c'est ce que j'ai fait. Acheté une voiture d'occasion, avec mes maigres économies et demandé à tous mes copains de m'apprendre à mon rythme. C'est la seule chose que, aujourd'hui encore, je fais en toute sécurité : conduire une voiture avec une assurance inouïe...

Simone Pahud

Postier en Suisse

Grand-père postier, tante, oncle postier... dans un tout petit village du Vully, il y a bien bien longtemps. Immense maison familiale qui comportait, au rez-de-chaussée, un petit bureau postal, avec plein de recoins où s'entassaient paquets, sacs à lettres... Notre bonheur pour nous les enfants ! On y jouait au théâtre. Le facteur lui-même y participait. Tout était permis à l'époque... Une seule interdiction : entrer par une porte coulissante dans le lieu réservé aux clients. Lieu sacré, avec tampons, timbres, guichet, à travers lequel on guignait les villageois qui faisaient un brin de causette avec la tante, l'oncle ou le grand-père.

« Je déteste compter », criait ma tante qui est pourant restée près de 40 ans dans ce bureau vieux style, disparu aujourd'hui. Une poste moderne, réglementée, aseptisée l'a remplacée, dirigée par les enfants et les petits enfants de la famille, astreints tous au devoir moral de faire tous des apprentissages d'employés postaux.

Vieille poste désaffectée, vendue à des étrangers, je te regrette...

Simone Pahud

Les Petits bistrots

Abas les grands ensembles, froids et fonctionnels... Vive l'intimité, vive les petits bistrots sympas... A Lausanne, tout passe, tout casse. Encore hier, je venais d'apprendre la fermeture imminente du « Jardin d'Asie », lieu de nos rencontres mensuelles, celles de Jacqueline et de moi, avant nos sorties à l'opéra. Zut et zut et rezut.

Il y a un mois, la Bavaria, lieu mythique s'il en fut, était fermé aussi, pour rénovation. Mais quelle rénovation ? J'adorais la Bavaria, toute en boiseries, en petits coins discrets, pour les amoureux de la choucroute et autres menus typiquement vaudois. Murmures, sourires étouffés, on s'y sentait bien, comme à la maison.

A chaque fermeture de bistrot, mon cœur se serre. Il faut avancer avec son temps, oublier les repères de ses pères, flirter avec de nouveaux paramètres, de nouvelles âmes sœurs, puisque, de plus en plus, à mon âge, les miennes disparaissent. Ils ont fait leur temps, plus ou moins, dirons-nous...

Alors, me voilà donc à la recherche de nouveaux copains, et de nouveaux bistrots. Après la disparition du Jardin d'Asie, quel lieu intimiste adopter. Je suis prête à faire le tour de la ville, pour m'ouvrir à de nouvelles découvertes. Tiens, un bistrot pas loin de la gare, et de chez moi par conséquent, remporterait le challenge. Le Café du Simplon, ouvert presque toute l'année, chaises

et couvertures vous invitent avec chaleur, même les soirs d'automne. Patron bosniaque si je ne me trompe. Serveurs et serveuses français, public de tous âges, menus originaux... L'autre jour, les moules bouchot, sertis de pommes frites. Accueil on ne peut plus chaleureux. Le tutoiement est de mise... Les tables se côtoient juste ce qu'il faut. Avec André, nous en avons fait notre « Stammlokal ».

André, très charmeur en l'occurrence (ce qui a le don de m'exaspérer d'ailleurs), trouve toutes les serveuses charmantes et jolies. Tout le monde raffole de compliments lui ai-je dit... Eh bien moi, j'aime qu'on m'aime, me réplique-t-il avec suffisance en rajoutant : « ça me fait chaud au cœur que tu m'aies proposé de venir au Café du Simplon, merci, trois fois merci... » Alors, que dire devant ces nouvelles platitudes, mon minois se renfroge, puis, comme je m'aperçois que les charmantes serveuses s'occupent aussi bien de moi que de mon copain, j'oublie... *Tu sais, tout le monde m'aime, moi », continue André, dont le regard se pose discrètement (je dirais presque sournoisement) sur ses alentours. Rebelote, facile, c'est trop facile décidément... Mais le patron bosniaque tire apparemment aux mêmes cordons... Son sourire chaleureux m'accueille à chaque fois. L'un des serveurs m'a, l'autre jour, conduite avec un ton bonasse vers la table où mon « mari » m'attendait. Confusion des genres décidément.

Ce n'est pas comme avant-

hier, au petit bistrot de la « Grange sublime » de Mézières, où, ayant passé en coup de vent pour débarrasser seule ma table, je me suis faite presque agresser par un vieux bonhomme aigri : « Excusez-moi, je n'ai pas fermé la porte, mes mains étaient trop chargées... » . « Marre de marre », réplique mon vis-à-vis. « Votre mari m'a déjà fait le même gag tout à l'heure ». Là, je réplique indignée : « Mais Monsieur, je n'ai pas de mari, je suis toute seule... et c'est triste ». Le vieux bonhomme n'en a cure. Je grimasse de plus belle. « Ah Monsieur, encore désolée vraiment, je vous souhaite une toute belle soirée avec votre charmante épouse ». Le vieux renfrogné se renfroge encore plus et moi, je me dis qu'il me faudra prendre des cours de flatteries chez mon copain André, que tout le monde adore.

En tout cas, la scène que je viens d'évoquer n'aurait au grand jamais pu se dérouler au Café du Simplon où tout le monde s'aime et sourit, oublie sa mauvaise humeur. Serait-ce peut-être dû au patron bosniaque ? Ou au public ? Oui, j'aime les bistrots sympas à Lausanne ou ailleurs, où les clients ne ronchonnent pas et se parlent entre eux. Pas très vaudois, hein ?

Ah, si tu t'imagines, fillette, fillette, si tu t'imagines, que ça va qu'ça, que ça va qu' ça, durer toujours... La suite m'échappe. Un client du Café du Simplon va sûrement me chanter la fin...

Simone Pahud

Repertoire des compétences

Je parque ma voiture sur une place réservée au docteur X, étage no 4, où je me rends justement. A mon retour, à peine une demi-heure après, je trouve un billet non signé sur ma vitre, mais où le no de ma plaque est inscrit de manière illisible. L'heure est

fausse, avancée d'un quart d'heure... Mais le billet me menace d'avoir à faire au Juge d'arrondissement. Ton solennel, angoisse de ma part. J'ai déjà eu déposé sur ma place de parc un billet identique, qui a valu une amende salée à l'automobiliste fautif... Cette place

m'est réservée, vous serez dénoncé si vous ne l'avez pas quittée dans l'heure qui suit. Personne n'a jamais su qui avait écrit le billet posé sur ma voiture parquée sur la place du docteur X. Mais ma conscience était chargée...

Simone Pahud

ielle

La pluie commence à tomber, quelques fines gouttes suivies rapidement d'un torrent de larmes. Brouillant la vision de ce dos qui s'éloigne, de cette voiture qui démarre, de cette sortie de l'homme de sa vie. Elle a attendu que l'eau rentre dans ses chaussures, que le froid engourdisse ses mains pour retourner dans le bar. Elle aime ce bar, elle l'a toujours aimé, avant lui, avec lui, après lui, elle l'aime toujours. Accroché en dessus de la porte d'entrée, un panneau foncé porte une citation qu'elle affectionne particulièrement « Yesterday is history, tomorrow is mystery, today is a gift ». Pourtant ce soir, elle ne se mettra pas en face de la porte d'entrée, elle n'attend plus personne à présent. Au centre de la pièce se trouve un large bar en bois où est exposé les potions magiques. Accoudé, debout, assis, les consommateurs parlent fort, rient trop fort. Elle remarque une femme blonde à la carrure imposante avec son manteau rouge en fourrure et ses ongles peints en rouge. Elle parle plus fort que les autres, rit plus fort que les autres. Devant elle, des petits verres vides s'accumulent. L'explication de ses rires aux éclats, de son corps vacillant dangereusement. Mais elle tient bon, une main agrippée au bar, l'autre attrapant un petit verre et d'un jeté de tête en arrière se vide dans son gosier à une vitesse étourdissante.

Plus loin, au fond du bar, à gauche de l'entrée des toilettes, une estrade à peine illuminée où trônent un piano et deux canapés bruns usés par la vie trépidante du bar. Et puis elle remarque le musicien, assis le dos bien droit, il fait danser ses doigts sur les touches blanches et noires. Il porte une petite moustache et fixe sans ciller ses partitions comme si rien d'autre n'avait d'importance. Comme si rien d'autre n'existait, ni les consommateurs et leurs rires, ni les serveurs qui font sonner la cloche lorsqu'un pourboire est laissé, ni la femme blonde et son manteau rouge en fourrure.

Rien ne semble plus important pour cet homme que la danse des ses doigts sur le piano et la lecture de ses notes de musique. Elle l'envie, lui en veut presque de ne rien n'avoir à foutre de ce monde qui s'agite. Elle aimerait sans foutre, de la peine qu'elle ressent, des larmes qu'elle n'a pu retenir, de la longue nuit qui va commencer. Elle restera dans ce bar jusqu'à ce qu'un des serveurs affublés d'un kilt rouge l'invite à sortir. Elle restera dans ce bar qui sent la bière et les croque-monsieur jusqu'à ce que le parfum de l'homme qui est parti s'estompe. Elle restera dans ce bar parce qu'elle l'aime, elle l'a toujours aimé, avant lui, avec lui, après lui, elle l'aime toujours.

J.E.D. Porchet

Lausanne s'est endormi

Le chocolat chaud fume encore

A l'intérieur de ce café les canapés sont rouges

Un serveur s'approche, le temps passe si vite

Sortons une dernière fois ensemble

Aux fenêtres miroitent des perles de pluie

Ne lâche pas ma main

Ne décroche pas ton regard du mien

Et la nuit à présent nous appartient

Lausanne s'est endormi

Et la nuit à présent nous appartient

Ne décroche pas ton regard du mien

Ne lâche pas ma main

Aux fenêtres miroitent des perles de pluie

Sortons une dernière fois ensemble

Un serveur s'approche, le temps passe si vite

A l'intérieur de ce café les canapés sont rouges

Le chocolat chaud fume encore

J.E.D. Porchet

Le Temps d'un Thé vert

Murs jaunes, mobilier d'un autre temps, voix qui s'élèvent.
Chaise qu'on tire, sac qu'on pose, papiers qu'on sort.

Thé vert qui infuse dans tasse noire. Inspiration.

Canapé vert, verres roses, canapé brun, brun cuir sont certaines chaises, bois bruns sont d'autres. Autre est le monde extérieur, à peine visible, si lointain, lointain sont les bruits de la ville, de la vie réel. La réalité est de l'autre côté de la porte, elle ne rentre pas en ces lieux dans la Galerie du Port Franc. Guitare qui joue, seule rupture d'un silence sacré. Un homme vient, repart, tire une chaise, s'assied, ouvre un tiroir, le referme, fait glisser ses doigts sur la souris tactile de son ordinateur.

Des lampes, plusieurs lampes, sur pied, suspendues, éteintes, allumées, droites, courbées, rouges, jaunes, noires.

Thé vert brûlant dans tasse noire. Réchauffé les mains.

Téléphone vert, tasses vertes, tabouret vert, canapé vert, fauteuil vert, livres verts, veste verte, lampes vertes.

Table en bois, porte paille jaune, pailles emballées dans papier blanc.

Porte qui s'ouvre, femme qui entre, longs cheveux noirs, s'assied sur la chaise, se relève, effleure canapé vert, s'éloigne, disparaît.

Vase blanc, plateau ovale jaune et noir, parquet brun.

Thé vert savoureux dans tasse noire. Dessèche la gorge.

Pats sur le parquet, guitare qui joue toujours, moto qui démarre, stylo qui frotte le papier. Petites boîtes métalliques, ardoise noire couverte de mots blancs. Bruit, eau qui bouille ? Origine inconnue. Odeur d'un autre temps, autre femme qui entre, enfants qui suivent. Un garçon, une fille, châtains, pas plus grands que le cabas de la femme. Maman ?

Chuchotements, chaises qui se déplacent, enfants qui s'éparpillent, femme qui appelle, la porte se referme.

Discussion du monde extérieur, mots qu'on ne peut deviner. Grandes fenêtres, lumière du jour, lumière de l'extérieur.

Pièces de monnaie, bruit de pièces de monnaie.

Tableaux, peintures, couleurs, structures visibles au plafond, plafond blanc, hangar, galerie. Petit papier blanc accroché au mur, il est écrit « le mobilier du café est à vendre aussi ».

Thé vert froid dans tasse noire. Frisson.

J.ED. Porchet

La chute des corps

La serrure est capricieuse. Une fois la clé enfoncée, soit elle bloque, soit elle tourne à vide. Il faut engager la rotation puis la retirer légèrement et, dans un mouvement de va-et-vient, chercher la résistance légère du ressort qui indique que le cylindre s'est finalement décidé à collaborer. Kevin, un des réceptionnistes du bureau, lui a montré l'opération quelques jours auparavant. Thomas a émis le souhait de rester travailler après la fermeture pour boucler un gros dossier avant le week-end. Son stage se passe bien, d'une manière générale l'équipe l'apprécie et il a saisi que le patron considère favorablement qu'on déborde de l'horaire réglementaire.

« Ce garçon en veut ! » dit-il en parlant de Thomas.

En fait, Thomas a rendez-vous en début de soirée et il profite de cette occasion pour satisfaire sa hiérarchie et s'éviter l'aller retour chez ses parents avant de redescendre en ville.

Il va retrouver Lucie au Bleu Léopard. Elle lui présentera quelques potes. Thomas aime bien cette fille, un peu provocante, un peu rebelle, un peu artiste, qui squatte du côté de Renens. Et bien qu'elle se moque de son look de jeune cadre, il semble à Thomas que la réciprocité soit vraie.

Bref, ils se sont rencontrés deux ou trois fois depuis un mois, se sont agacés sur leurs opinions politiques respectives, ont négocié au sujet du dramatique état du monde, de l'urgence écologique et de la lenteur du système politique suisse, se sont accordés sur la fondue à la tomate de l'Évêché et le chocolat chaud du Barbare, si épais qu'on le mange plus qu'on le boit. Finalement ils se sont rejoints sur leur espoir commun de prendre une année sabbatique quand ils auront un peu de fric pour faire un tour du monde et rencontrer d'autres cultures. En l'espace de quelques rendez-vous ils sont devenus plus intrigués et plus intrigants. Goût nouveau déjà en bouche mais qu'on ignore aimer, ou pas.

Thomas est arrivé en bas de la rue Marterey et aperçoit Lucie sur la terrasse du Bleu Léopard, de l'autre côté de la rue Sainte-Beuve en haut de la rue Enning. Elle fume. Entourée de ce qu'il suppose être

des collègues, étudiants artistes, comme elle. Les garçons ont les lunettes carrées de rigueur, veston sur T-shirt et pantalons trop courts. Quatre d'entre eux portent la barbe de rigueur. Les filles ont les cheveux teints en accord avec leurs collants de couleur vive sous une jupe ou un short à carreaux. Un néo-punk complète le groupe. Lucie tient une chope de bière brune (un autre détail qu'il aime chez elle) dans une main et sa cigarette dans l'autre. Elle écoute la conversation sans y participer. Lorsque quelqu'un se tourne vers elle, elle tire une bouffée de sa cigarette et sourit. Plus petite du groupe, son visage rond au menton pointu dépasse à peine les épaules des deux costauds qui l'entourent et dont les T-shirts figurent, respectivement, les portraits de Steve Jobs et d'un barbu quelconque, probablement star du Web ou icône du design.

Lucie remarque alors Thomas qui attend de l'autre côté de la rue que le feu passe au vert pour les piétons. En se détachant un peu du groupe, elle l'observe, sans gêne mais sans sourire non plus. De ce regard qui nous met un peu mal à l'aise. Qui nous fait penser qu'on a taché sa chemise. Cet air que prennent les enfants quand ils ont une question dont ils ne doutent pas que vous ayez la réponse. Thomas lui sourit. Elle continue de le fixer, intensément. Thomas baisse les yeux un instant.

Et les relève.

Il la regarde, sans sourire à son tour. Le monde s'épaissit, quelque chose du réel est là. Cette intensité dure moins d'une minute, moins d'une seconde peut-être. Cette conviction de se dire en entier, de poser le masque. De dire : « voici ce que je suis ».

Le feu passe au vert et le monde se remet en mouvement autour de Thomas et Lucie. Les premiers flocons de neige commencent à tomber. Thomas s'avance sur les pavés de la rue et alors, il dérape.

Il avait fini par intégrer l'habitude, comme tous ceux du bureau, de composer avec la serrure capricieuse. La plupart du temps il effectuait le petit mouvement de retrait avec cette légère poussée vers le haut sans même y réfléchir. Parfois cependant, la clef

loupait le cran et tournait à vide. Il fallait la ressortir et recommencer l'opération. Le bureau l'avait engagé à la fin de son stage. Le salaire de départ n'était pas la hauteur de ses espérances mais les possibilités d'avancement rapide l'avaient finalement décidé.

« Ce garçon en veut ! » avait affirmé le patron, Monsieur Moser, au moment où ils avaient signé le contrat.

Ses parents lui avaient avancé une petite somme pour financer son installation avec Lucie. Quand il leur avait parlé de son envie de prendre un appartement avec elle, il s'attendait à une certaine résistance, surtout de la part de son père. Avec Lucie, ils évitaient désormais de parler politique quand ils étaient seuls mais à chaque repas à la maison, son père la harcelait sans cesse, alignant ses arguments comme autant de preuves. Et elle argumentait à son tour, citant des économistes que son père se dépêchait de discréditer, les accusant de se répandre sur internet par déception de n'être pas assez crédibles face à des vrais journalistes. la discussion s'envenimait rapidement. Souvent, Thomas oscillait entre gêne et

fierté. Fallait voir ce qu'il prenait le patriarche ! Lucie ne reculait jamais, ne concédait pas un pouce de terrain idéologique. Parfois, Thomas finissait par se retirer à la cuisine avec sa mère en laissant les deux contradicteurs épuiser seuls leurs arguments.

Contre toute attente, son père sembla ravi de son projet et avait fait jouer quelques contacts pour décrocher un bail en ville. Une fois l'appartement meublé, Thomas et Lucie avaient dépensé le solde pour des vacances dans le sud de la Thaïlande. Magnifiques souvenirs !

La température baisse rapidement. La neige se mêle de gel et Thomas glisse.

Il s'amuse de cette situation un peu ridicule et réfléchit à comment s'arrêter sans se casser la figure et sauver la face ainsi que son costume neuf. S'il arrive à s'accrocher à la poubelle ou au bloc de béton au bas de la rue, il en sera quitte pour quelques moqueries. Il rate cependant sa manœuvre et traverse, toujours glissant, la rue Caroline. Il parvient à rester sur ses pieds en amorçant le haut de la rue de Bourg. Il a



beau tenter de planter les talons, se mettre de côté comme au ski ou au patin à glace, le seul résultat est un léger ralentissement. Il descend ainsi le long des boutiques luxueuses en croisant les groupes de fêtards en grappes.

Le luxe, changer cette maudite serrure revêche contre laquelle il pestait désormais plusieurs soirs par semaine. Voilà, chez Thomas, ce qui semblait ces années-là le summum du luxe. Malgré cet agacement mécanique, il s'en souvenait maintenant comme des années luxueuses, d'une certaine façon. Lucie avait fini ses études et décroché, contre toute attente et dans la foulée un poste dans le département marketing d'une grande marque d'horlogerie. Alors que la carrière de Thomas stagnait depuis trois ans. Souvent, il quittait le bureau en dernier. Acceptait plus de dossiers que ses collègues. Était plus exigeant qu'eux. Plus ambitieux aussi.

« Ce garçon en veut ! » répétait autoritairement Monsieur Moser durant le colloque du lundi matin.

Mais toujours pas d'avancement. Qu'importe ! Avec leurs deux salaires, un minimum de charges et leur petit appartement, Lucie et Thomas ne manquaient de rien. Ne se refusaient rien non plus.

Ce fut le temps des sorties : restaurants gastronomiques, opéras, boîtes à la mode bientôt remplacée par d'autres boîtes plus à la mode encore, vacances balnéaires au soleil deux fois par année (ni l'un ni l'autre n'aimait le ski). Ils continuaient de parler du grand voyage qu'ils feraient, plus tard, quand ils auraient du fric.

Dans sa folle descente de la rue de Bourg Thomas ne tente plus de freiner et concentre son énergie à éviter de tomber. Une douleur désagréable remonte dans ses cuisses. Il remarque qu'il est le seul à glisser ainsi. Malgré la couche de neige qui s'épaissit d'instant en instant, les noctambules sont campés solidement sur leurs deux jambes. Certains remontent même la rue en rabattant leur capuche qui se couvre immédiatement de duvet blanc. Il passe devant des groupes de fumeurs abrités devant les galeries Saint-François, face aux anonymes dealers africains. Alors qu'il pense s'arrêter enfin sur le plat de la place, il continue sa course sur son élan et traverse la place Saint-François et ses bijouteries.

Il s'était offert sa première Blancpain à l'occasion

de sa promotion. Enfin ! L'équipe du bureau avait marqué l'événement par une verrée officielle durant laquelle Moser avait claironné plusieurs fois : « Ce garçon en veut ! » en lui assénant des claques sur l'épaule. Désormais, il aurait deux assistants et son propre bureau.

En quittant l'office ce soir-là, était-ce qu'il avait trop bu ou l'excitation de retrouver Lucie pour fêter l'événement avec elle, il ne parvint pas à verrouiller cette fichue serrure et Clara, la stagiaire, finit par lui prendre, doucement, la clé des mains.

Avec cette promotion il devenait envisageable que Lucie et lui prennent un appartement plus grand dans le quartier. Les prix des loyers avaient explosé ces dernières années. Lucie avait exprimé déjà à plusieurs reprises le souhait d'arrêter la pilule et Thomas n'était plus trop angoissé à l'idée de devenir père. D'autant plus que ses propres parents vieillissaient et s'impatientaient d'être grands-parents.

Il dévale maintenant le Petit-Chêne. Il songe à cette fille, Lucie, qui doit l'attendre sur la terrasse du Bleu Léopard. Cette situation devient absurde. Il se souvient que, certains hivers, la neige avait été si soudaine et abondante que quelques audacieux avaient dévalé à ski cette même rue. Mais jamais il n'a entendu parler de quiconque ayant accompli cet exploit sur ses deux pieds. La douleur a atteint son bassin. Il s'inquiète des courbatures qui ne manqueront pas de le paralyser demain. Heureusement que c'est vendredi et qu'il aura le week-end pour s'en remettre. La neige continue de tomber en grosses arabesques ouatées. La ville s'efface paisiblement sous cette couverture et les sons s'étouffent comme lorsqu'on baisse la vitesse d'un enregistrement. Thomas déboule comme une flèche devant les galeries du cinéma.

C'est en rentrant du cinéma que Thomas et Lucie avait conçu leur premier enfant. Ils avaient été voir ce film romantique avec Leonardo di Caprio et cette actrice dont il oubliait systématiquement le nom. Éléonore était née en mars. Le père de Thomas avait fait une remarque misogyne à la con, du genre «Pas grave, tu auras plus de chance la prochaine fois!». Edouard, Edouard Moser, avait insisté d'un air complice: «Ce garçon en veut!»

Ses amis l'avaient félicité, sa mère avait pleuré. Lui, il avait été terrassé par cette petite chose hurlante de trois kilos six cent cinquante et cinquante quatre centimètres. Il n'avait jamais imaginé qu'on puisse

tomber instantanément amoureux d'un tube digestif.

Il oublia la serrure et la main de Clara. Plus rien n'avait d'importance qu'Éléonore, et Lucie bien sur.

Deux ans plus tard Johan était né. Sa mère avait pleuré et cette fois, son père aussi.

La température a encore chuté et la neige tourbillonne en bourrasques. Entraîné dans sa chute, Thomas ne distingue plus du paysage que des ombres floues. Il ne comprend pas pourquoi au lieu de s'écraser contre la gare il passe maintenant sous les voies du chemin de fer et entrevoit les affiches racoleuses du cinéma Moderne. Il tombe à genoux. Sans le ralentir, cette augmentation de la surface de contact lui fait prendre conscience des étranges sensations de son corps. Il ressent des douleurs dans le dos et la nuque mais ses jambes sont engourdies sous lui. Et ce froid! Il est transit, glacé et humide. Alors qu'il commence à trembler, il dépasse le parc de Milan.

Les premiers pas de Johan quand il avait lâché le banc au parc de Milan. Cette immense fierté d'être enfin debout, de rejoindre la famille des bipèdes. Et cette excitation absurde qui avait saisi Thomas et Lucie soudains transformés en coachs américains hystériques. Accroupis sur leurs talons, les bras tendus à l'extrême en direction du héros du jour et l'acclamant comme les techniciens de la Nasa acclamaient les premiers pas de Neil Armstrong le 20 juillet 1969. Et pleurant et riant son nom. Johan avait dix-huit mois et, par ces quelques pas trébuchants, interrompait enfin l'angoisse grandissante de ses parents au sujet de la normalité de son développement. Le vieux Moser, assis sur son banc et qui observait la scène bredouilla :

« Ce garçon en veut ! »

Enfin, du moins c'est ce que supposa Thomas. Parce que, depuis son AVC, le vieux Moser était paralysé de la moitié droite du visage et parlait en bouffant la moitié des mots. C'est son fils, Charles, qui avait repris la direction du bureau. Et deux mois plus tôt, Thomas en était devenu officiellement associé. Juste après la signature il avait promis à Charles que sa première décision en tant qu'associé serait de changer cette putain de serrure. Charles avait bien rigolé.

Thomas regardait la silhouette asymétrique et voûtée sur le banc et tendit la main dans sa direction, pouce levé. Puis il ramena son attention sur son fils.

Éléonore jouait à escalader la cabane en forme de robot et l'appelait désespérément pour qu'il constate la supériorité de son adresse sur celle de son frère.

Immédiatement après le rond-point du parc de Milan, Thomas passe devant l'église de Montriond qui surplombe la bibliothèque du même nom. Et comme il est déjà genoux, qu'il a mal et qu'il est passé de la stupéfaction à la panique, il crie une prière pour que cesse sa chute. Il a hérité de l'athéisme moqueur de son père et sa mère n'a jamais pu le convaincre de l'accompagner à la paroisse qu'elle fréquente dix fois par an. Alors qu'il pense à sa mère, il s'inquiète soudain de son pantalon déchiré et qu'il constate gorgé de sang. Va-t-elle lui faire la morale comme lorsqu'il était enfant ? Ou lui rappeler que les petits enfants africains n'ont qu'un pantalon, eux, et qu'ils en prennent soin ? Ou alors, nettoiera-t-elle ses blessures en lui murmurant des paroles de consolation comme quand il était petit et qu'il s'était ouvert le coude en chutant de vélo ?

Mais le cri que jette Thomas ce vendredi soir est absorbé par la neige. Les sons, figés par le froid, s'éteignent en croassement dérisoire dans sa gorge.

C'est uniquement à l'occasion de l'enterrement de sa mère qu'il avait remis les pieds dans une église. Il s'y était rendu avec la culpabilité propre aux incroyants qui vont faire semblant durant une heure qu'il y a un au-delà possible. Lucie, accompagné de son nouveau mari, avait pris en charge les enfants ce jour-là. Elle portait son dernier-né en écharpe et le balançait rythmiquement pendant que le pasteur prononçait avec émotion les paroles rituelles de réconfort. Le mec de Lucie était ergothérapeute et semblait un type bien. C'est du moins l'impression qu'il avait laissée à Thomas le Noël précédent. Éléonore semblait très attachée à son demi frère et Thomas avait ressenti une pointe de jalousie quand il les avait vu jouer ce soir là devant le sapin.

Son père était assis au premier rang face au cercueil. Thomas s'était installé à deux sièges de lui. Avant le début de la cérémonie, Éléonore s'était éloigné de sa mère et son beau-père et avait rejoint Thomas. Elle avait voulu s'asseoir sur la chaise entre lui et son grand-père mais Thomas lui avait indiqué de s'asseoir plutôt à sa gauche. Finalement, une lointaine cousine avait pris la place laissée vacante entre lui et son père.

Nom de Dieu ! Ce vieux salaud pleurait en marmonnant des prières. Il avait pris dix ans en deux semaines et devait commencer à avoir les jetons en songeant que ce serait bientôt son tour. Thomas, lui, se sentait étrangement calme. Il était venu seul pour la bonne raison qu'il avait largué Natacha trois semaines auparavant. Elle avait commence à parler d'enfants.

Éléonore venait de finir le gymnase et souhaitait commencer médecine. Johan fumait des joints au gymnase de Chamblandes en faisant semblant de s'intéresser à ses études. Thomas dirigeait le bureau avec Charles et quelques grosses affaires leur avaient assuré à tous deux un avenir probablement sans soucis financiers. Le vieux Moser du fond de sa tombe avait dû gueuler une dernière fois :

« Ce garçon en veut ! »

Qu'est-ce qu'il aurait fait avec un nouveau nourrisson ? Sa vie était réglée comme il l'aimait. Il adorait son poste et les avantages inhérents. Il partait cinq semaines par année faire une virée en Harley avec les copains du club. Ce printemps, ils avaient «fait» le Maroc. Excellente bouffe, supers hôtels, paysages de rêves. Le week-end il sortait le voilier et, depuis qu'il avait une place à Ouchy, même Johan avait commencé à l'accompagner dans ses virées sur le lac.

Non, sa vie était parfaite comme ça. Pas besoin de se remettre aux couches culottes.

Éléonore lui prit la main et ramena son attention sur la cérémonie. Le corps de sa mère reposait dans sa caisse de bois à quatre mètres de lui. Il ne l'appelait plus très souvent depuis son divorce. Il ne l'appellerait plus. Il espéra pour elle un au-delà possible et se promit d'aller au culte de temps en temps.

Enfin, il pleura.

Il continue sa descente. La neige et le vent fouettent et malmènent son corps. Il ne sais pas quand il est tombé mais n'est plus maintenant qu'une addition de chair et d'os. Il est une avalanche organique. Dans son désespoir il souhaite qu'une voiture ou un bus croisant l'avenue de Cour lui fera obstacle. Mais les rues sont vides bien qu'il entende par moment des cris et ce qui lui semble être des sanglots. Une ambulance doit passer par l'avenue d'Ouchy car

il entend sa sirène dans le lointain. Le dernier tronçon de l'avenue de la Harpe s'ouvre devant lui. Il laissera le Mövenpick sur sa droite. Son père l'y a invité pour l'obtention de son diplôme. Il lui a dit sa fierté et ses espérances quand à son avenir.

Passé Rhodanie, il y a encore la passerelle qui enjambe la fontaine où les enfants se baignent



en été et puis plus rien que la masse sombre du lac. Par chance, Thomas est bon nageur. Il s'en sortira avec quelques contusions et une sacrée histoire à raconter à ses enfants, s'il en a plus tard.

Il voit maintenant au bout de son tunnel gris et tourbillonnant les eaux calmes et noires

Je connais...

Je connais un homme qui de sa tour
regarde les abysses
et crie « il a sonné dix »
pour les gens des alentours.
Il parle de « ses » cloches avec tant de passion ;
on dirait qu'il parle de ses propres enfants.
Je l'entend à nouveau
quand je prend le métro.
Il ne dit plus « il a sonné dix »,
mais « prochain arrêt Délices ».
A ces heures perdues, il illumine des lieux
pour le plaisir de nos yeux.
Grâce à lui, le parc de Valency
est devenu si joli une nuit
et le jardin botanique
un endroit des plus magiques.
Je connais un homme qui de sa tour ...

du port et plus loin les lumières de la France. Il ne sent plus ses bras et le froid gagne sa poitrine. La douleur dans son dos rend sa respiration difficile. Des voix murmurent autour de lui. Il aimerait distinguer un visage ami dans le brouillard qui l'entoure. Et soudain, c'est le contact terrifiant et brutal avec l'eau dure et piquante. La douleur explose dans sa nuque. Il cherche de l'air mais son thorax a cessé de fonctionner.

Il revoit le regard fier de son père quand ils avaient réussi la lente ascension des tours d'Aï tous les deux. Sa mère lui caresse les cheveux en l'appelant son tout petit tout en nettoyant la blessure de son coude. Il voit enfin les yeux noisette de Lucie qui l'interroge. Il aime ses sourcils plus abondants que ne veut la norme des magazines beauté. Il remarque qu'elle a une minuscule cicatrice sous le menton, il faudra qu'il lui demande comment elle s'est fait ça. Il s'étonne de son air triste et aimerait la consoler. Pourquoi pleure-t-elle?

Et il s'enfonce dans la vase silencieuse et hostile.

Monsieur et Madame Jean-Baptiste Cuénoud ont la grande tristesse de vous annoncer le décès de leur fils Thomas survenu le vendredi 27 septembre dans sa vingt-quatrième année d'un accident de circulation. La cérémonie aura lieu à la chapelle B du centre funéraire de Montoie ce jeudi à 16h. La famille remercie par avance toutes les personnes qui l'accompagneront dans cette douloureuse épreuve. Merci de ne pas amener de fleurs, l'offrande tiendra lieu de condoléances.

Cet avis tient lieu de faire-part.

Stéphane Le Nédic

Tous les auteurs gardent leurs droits sur les textes et les images

au mois d'août de l'année 2014 le journal littéraire «le persil» accomplissait dix ans d'existence

Le persil journal, numéros 154 - 155 - 156, février 2018

© pour le journal le persil Marius Daniel Popescu
avenue de Floréal 16, 1008 Prilly,
Suisse Tél: +41 21 626 18 79 e-mail: mdpecrivain@yahoo.fr
abonnement, 12 numéros: CHF. 55.-
compte postal: 17 - 661787 - 4

Association des Amis du journal Le Persil
Président: Dominique Brand
Vice-président: Daniel Vuataz
Secrétaire: Béatrice Lovis
Caissier: Daniel Kamponis
lepersil@hotmail.com
Compte postal: 17 - 743406 - 0

Ce numéro a été publié grâce au soutien: **de Sandoz - Fondation de Famille, de la Fondation Jan Michalski, de Pro Helvetia - Fondation suisse de la culture, du Canton de Vaud, de la Loterie romande, du Pour - cent culturel Migros et de la Ville de Lausanne-**
Imprimé en Roumanie. Tirage: 1200 exemplaires.